

Ivan Lefkovits est né le 21 janvier 1937 à Prešov (Tchécoslovaquie). En 1944, Ivan, son frère aîné Paul (Palko) et sa mère ont été déportés à Ravensbrück. Tandis que Paul était victime de l'action meurtrière «Mitwerda», on a emmené Ivan et sa mère à Bergen-Belsen. C'est là qu'ils ont été libérés le 15 avril 1945 par l'armée britannique. Le père d'Ivan et le reste de la famille Lefkovits ont perdu la vie durant l'Holocauste.

Ivan est revenu à Prešov avec sa mère. En 1949, ils ont déménagé à Prague, où Ivan a étudié la chimie à la Haute école technique (1956 – 1961). Il a commencé sa carrière scientifique à l'Académie des sciences de Prague, il l'a poursuivie dans des instituts de recherche à Naples, Francfort et Bâle. Il est marié à sa collègue d'études Hana, a un fils et deux petits enfants. Il vit près de Bâle. En 1984, la famille a acquis la nationalité suisse.

Bergen-Belsen, achevé – inachevé

IVAN LEFKOVITS

Mémoires de survivants de l'Holocauste



IVAN LEFKOVITS

Bergen-Belsen, achevé – inachevé

IVAN LEFKOVITS

Bergen-Belsen, achevé – inachevé

## SÉRIE «MÉMOIRES DE SURVIVANTS DE L'HOLOCAUSTE»

- 1 NINA WEILOVÁ, Auschwitz, Matricule 71978
- 2 ERNST BRENNER, J'ai survécu à Theresienstadt
- 3 PETER LEBOVIC, Souvenirs de la plus longue année de ma vie
- 4 JAKE FERSZTAND, Enfance volée\*
- 5 SIGMUND BAUMÖHL, Souvenirs d'enfance\*
- 6 GÁBOR HIRSCH, De Békéscsaba à Auschwitz et retour
- 7 GÁBOR NYIRÖ, Le fardeau des souvenirs
- 8 IVAN LEFKOVITS, Bergen-Belsen, achevé – inachevé
- 9 ARNOST SCHLESINGER, Une jeunesse privée de liberté
- 10 HANA ET HANUŠ AREND, Témoignages de deux  
rescapés pragois de l'Holocauste
- 11 ANDREAS SÀS, Et alors, j'ai commencé à raconter
- 12 KLAUS APPEL, Un matin, ils étaient tous partis\*
- 13 FABIAN GERSON, «... sans un adieu!»\*
- 14 ANDRÉ SIRTES, En chemin
- 15 CHRISTA MARKOVITS, «J'ai toujours eu de la chance»  
EVA ALPAR, Un destin de rescapée à Budapest\*

PASSEURS DE MÉMOIRES, Histoire de la série,  
traduite en partie dans des classes romandes

\* Volumes publiés en juin 2017. Les autres volumes sont publiés en novembre 2017.  
Tous les volumes sont disponibles gratuitement en format pdf.  
Contact: Service historique DFAE.

## IMPRESSUM

### *Edition originale de la série*

«Memoiren von Holocaust-Überlebenden», 2009–2014

### *Publiée avec le soutien de*

Département fédéral des affaires étrangères (DFAE), Kontaktstelle für Überlebende des Holocaust,  
Schule für Gestaltung, Confédération suisse des directeurs cantonaux de l'instruction publique,  
Université de Bâle.

© Ivan Lefkovits

### *Version française de la série publiée avec le soutien de*

Département fédéral des affaires étrangères (DFAE), Kontaktstelle für Überlebende des Holocaust,  
Schule für Gestaltung.



Schweizerische Eidgenossenschaft  
Confédération suisse  
Confederazione Svizzera  
Confederaziun svizra

Département fédéral des  
affaires étrangères DFAE

**SCHULE  
FÜR  
GESTALTUNG  
BASEL**

### *Lectorat et éditeurs responsables de la version française*

Ivan Lefkovits et François Wisard

### *Zusammenfassung & Summary (à partir du français)*

Caterina Abbati

### *Mise en page*

Christine Jungo, Martin Sommer

### *Impression*

Digitaldruck Buysite AG

© Pour la série «Mémoires de survivants de l'Holocauste»

Ivan Lefkovits

## SOMMAIRE

Volume 8 de la série «Mémoires de survivants de l'Holocauste»

*Auteur*

Ivan Lefkovits

*Photos*

Ivan Lefkovits et IWM London

*Titre original*

Bergen-Belsen, vollendet – unvollendet (2010)

*Traduction*

Nathalie Blaser

*Lectorat*

François Wisard

*Premier tirage*

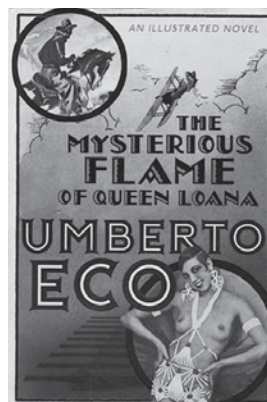
2017

Prologue	9
Introduction	10
Un Destin <i>Rapporté par Zamira Angst</i>	13
La caméra	27
Esquisse de la nouvelle vie 1945 – 1995	39
50 <sup>e</sup> anniversaire de la libération	46
Camp de travail d'été à Bergen-Belsen	53
«Oui, elle vit», je réponds	59
Sanctuaire du monde de l'horreur	61
65 <sup>e</sup> anniversaire de la libération	64
Pas de fin calme	67
Fermeture éclair du temps	69
Documents de Ravensbrück et de Bergen-Belsen	76
Ma famille	80
Création des mémoires de ma mère	84
Zusammenfassung/Summary	88
Annexes	96

## BERGEN-BELSEN ACHEVÉ – INACHEVÉ



Le titre de ce témoignage se rapporte au nom d'une exposition d'art à Bâle (1989): «Vollendet – unvollendet», qui, pour sa part, faisait référence à la célèbre peinture de Paul Cézanne.



La décision de l'auteur d'utiliser un «trop» grand nombre d'illustrations s'appuie sur le livre d'Umberto Eco, *La flamme mystérieuse de la reine Loana*, qu'Eco a désigné comme étant un roman «illustré».



## PROLOGUE

Aujourd'hui encore, 65 ans après les événements, il y a encore beaucoup de non-Juifs en Allemagne, qui, lors de l'anniversaire de la libération, se donnent la peine d'arpenter les routes des marches de la mort d'alors, comme rappel des crimes nazis. Les endroits où les détenus sont morts sont en partie connus et les groupes de personnes s'y arrêtent et prient pour les défunts.

*Je remercie tous ceux qui font quelque chose contre l'oubli.*

IVAN LEFKOVITS

Bâle, décembre 2010

## INTRODUCTION

Mes souvenirs des années de persécution et de détention en camp de concentration semblent être intacts, cependant ils sont incomplets en ce qui concerne les détails. Ces souvenirs sont clos en tant que chapitre de vie, mais renfermés en tant que traumatisme d'enfance. J'ai immédiatement compris une partie de ce qui nous est arrivé et l'autre partie, je ne me la suis expliquée que plus tard. J'ai pu parler de tout avec ma mère, mais nous n'avons pas évoqué le sujet «camp de concentration», même des années après la libération. Et par ailleurs, il n'y avait personne avec qui j'aurais pu m'expliquer.

Des semaines et des mois après la libération, mes préoccupations principales allaient dans cet ordre: savoir si mon frère était en vie et si mon père était en vie. Du haut de mes huit ans – et des milliers de cadavres autour de moi –, il m'était évident qu'il n'était absolument pas sûr que Palko soit en vie. En ce qui concerne mon père, je me suis fait moins de souci; dans ma tête il devait avoir survécu à Budapest. J'ai demandé quelques fois à ma mère après Palko et après mon père, mais ensuite j'ai arrêté de demander. Les larmes dans ses yeux ont étouffé dans ma gorge les questions encore imprononcées. Et cela resta ainsi.

Ce furent d'autres personnes – des mois après notre retour dans ma ville natale, Presov – qui m'ont placé face à la brutale réalité. Mon professeur m'a présenté aux autres enfants de la manière suivante: «Voici Ivan Lefkovits, votre nouveau camarade de classe. Son frère et son père sont morts durant la guerre».

Le non-dit et la dissimulation furent un traumatisme, mais je ne me rendis compte que plus tard de ce côté traumatisant. Ma mère aurait dû voir que le sujet ne me lâchait pas malgré tout, mais nous sommes restés muets. Nous avons également passé le jour de la commémoration de la libération dans le silence. Ma mère a allumé une bougie la veille du jour de la libération – muette comme lors d'un service religieux. Initialement,

«notre date» était deux jours après l'«officielle». Nous avons fêté le 17 avril – le jour où nous avons reçu de l'eau pour la première fois. Par la suite, nous nous sommes adaptés et avons considéré le 15 avril. Chaque 1<sup>er</sup> mai – le jour de l'anniversaire de Palko –, ma mère allumait une autre bougie.

Nous nous sommes ainsi tu durant des décennies. Le tournant est venu avec la diffusion du téléfilm en quatre parties sur l'Holocauste (*Holocauste – L'histoire de la famille Weiss*. Téléfilm en quatre parties de 1978 de Marvin J. Chomsky), avec Meryl Streep dans le rôle principal. Mon fils Michael, 16 ans à l'époque, a posé à sa grand-mère – ma mère – la question: «Comment est-ce possible que vous vous soyez laissés massacrer comme des moutons, pourquoi ne vous êtes vous pas défendus?». C'est ma mère qui essaya d'expliquer à son petit-fils les réalités et ce sont ces récits qui furent le tournant. Ma mère s'est décidée à mettre sur papier les propos fraîchement tenus. Elle a écrit l'ébauche en hongrois, puis a traduit en allemand un chapitre après l'autre. Deux versions parallèles se sont constituées – l'une hongroise et l'une allemande – légèrement différentes. Puis, j'ai offert à ma mère un ordinateur et elle a réussi, à 88 ans, à apprendre toute la complexité du «traitement de texte». Je l'ai aidée avec le formatage et ensuite je fis exécuter 50 copies et j'ai fait relier les exemplaires. Ma mère a réalisé une liste de distribution et l'a distribuée aux amis. En l'espace de quelques jours, un exemplaire a trouvé le chemin jusqu'à la *Basler Zeitung*. Le journal a écrit sur les mémoires et peu après une maison d'édition suisse (Chronos) s'est manifestée et a ensuite publié le livre.

Au cours de ces deux années – calculées du «premier chapitre» jusqu'à l'édition du livre –, l'Holocauste a été chez nous un sujet de débat brûlant et cela fut très libérateur. Ma femme, qui n'a pas dû pas endurer l'Holocauste, m'épaula. Nous sommes allés à l'*Imperial War Museum* à Londres, où j'ai eu la permission de visionner les films originaux tournés par les militaires. À cette occasion, j'ai pu également rassembler du matériel iconographique pour le livre de ma mère.

Le livre a été achevé par les Éditions Chronos exactement pour le 90<sup>e</sup> anniversaire de ma mère. Elle a encore vu les comptes rendus (dans plus de vingt quotidiens et hebdomadaires), puis est décédée une demi-année plus tard (en 1994).

Peu après, j'ai été invité par le gouvernement fédéral allemand au 50<sup>e</sup> anniversaire de la libération de Bergen-Belsen. Les célébrations tenues à Bergen-Belsen, ainsi que la reconnaissance que l'expiation n'est pas juste une déclaration faite du bout des lèvres, mais une réelle assimilation des événements, furent très importantes pour ma psyché. Je me suis rendu compte avec étonnement qu'une large couche d'Allemands, deux générations après l'Holocauste, est prête à assumer les assassinats de la génération des grands-parents comme une responsabilité pour l'avenir et cette reconnaissance est devenue un élément important du dépassement de mes propres traumatismes. Je peux à présent raconter mon histoire sans douleur. Je peux également écouter d'autres personnes avec des destins similaires. Je suis parvenu à affronter ma propre histoire.

Personne ne me désapprouverait si je copiais les mémoires de ma mère dans mon compte-rendu, mais je ne vais pas le faire. Son texte, avec toutes ses imperfections, est pour moi quelque chose de clos. J'ai décidé de raconter l'histoire de la poursuite et de la destruction de notre famille à la troisième personne. Je me suis donné pour tâche de rapporter sur la culpabilité, l'expiation et la responsabilité. Madame Zamira Angst, étudiante en histoire à l'Université de Bâle m'a interviewé et raconte mon histoire. Cela se trouve dans les chapitres qui suivent, après je reprends à nouveau la parole.

## UN DESTIN

*Rapporté par Zamira Angst*

*Équipée d'un magnétophone, je suis allée voir Ivan Lefkovits dans son bureau dans le Vesalianum et j'ai enregistré, durant plusieurs heures, le destin de la famille Lefkovits. Le livre de la mère d'Ivan Lefkovits sur son destin pendant la période nazie, ainsi qu'un entretien préliminaire avec Monsieur Lefkovits lui-même, servirent de préparation pour l'interview. J'ai reçu l'ordre de créer un chapitre indépendant de son compte rendu sur la base de l'interview et de ma lecture. Son but était d'éviter qu'il répète ou recopie des scènes et des événements sur lesquelles sa mère avait déjà rendu compte. Les liens que j'ai établis avec le livre d'Elisabeth Lefkovits se trouvent en notes de bas de page dans l'annexe.*

*En raison de cette démarche, nous avons décidé de ne pas présenter le récit à la forme «je» et nous avons également décidé de n'employer que peu les prénoms d'Ivan, Palko et Elisabeth. Toutes les notations qui se trouvent dans le texte ne proviennent cependant pas de moi, mais ont été reprises de l'interview.*

*Ivan Lefkovits a montré durant l'interview qu'il réfléchissait beaucoup. Il est conscient que les souvenirs sont quelque chose d'assez complexe et de sélectif. Il essaie de ne pas étendre ses souvenirs, mais de s'exercer à la discipline du récit. Ce n'est pas aisé, car on essaie toujours de remplir les trous par des souvenirs étrangers. Il y a aussi des difficultés parmi les choses dont Ivan Lefkovits se rappelle clairement. Chacun des épisodes lui semble plus long qu'il ne le fut en réalité. Lorsqu'elle est en danger prolongé ou répété, la mémoire ne semble plus percevoir le temps de manière précise. Ivan a constaté cela non seulement chez lui, mais également chez d'autres personnes concernées. Il essaie d'agir contre cela grâce à l'emploi de dates sûres et il a pu ainsi définir quelques repères chronologiques. Cela a pu arriver aussi grâce au post-traitement intensif du texte que j'ai rédigé. Beaucoup de choses ont pu être encore clarifiées à la même occasion.*



Ivan Lefkovits est né à Prešov le 21 janvier 1937. La vie de sa famille changea brusquement, lorsque la première République slovaque<sup>1</sup> a été proclamée en mars 1939 et à la suite de quoi les lois raciales provenant de l'Empire allemand ont été reprises. Ses parents le protégèrent autant que possible des événements, dans l'espoir que tout finisse rapidement. Il dut cependant être informé de plus d'une répercussion. Il y avait certaines choses qui, même pour lui, se passaient différemment qu'avant à partir d'un certain point. L'anecdote suivante montre ce qu'il pouvait arriver lorsque trop peu lui était expliqué :

Lorsqu'en 1942 le cabinet dentaire de son père a aussi été concerné par l'aryanisation<sup>2</sup>, personne n'a expliqué à l'enfant, qui revenait des vacances, que quelque chose avait changé. Il alla voir son père dans le service de technique dentaire, comme si souvent, et voulut prendre place à sa table où il pouvait jouer avec du plâtre et d'autres matériaux, lorsqu'un employé le saisit et le jeta dehors.

Désemparé, Ivan courut chez sa mère qui le consola et lui expliqua la situation. Il a dû se faire une image de l'explication, bien évidemment toute fausse; quoi qu'il en soit, il retourna en courant dans le service de technique dentaire et dit: «Cela nous appartient à nouveau dans le futur et alors je vous botterai le cul». Le petit de 5 ans était très satisfait de sa déclaration, que l'on racontait souvent et volontiers dans la famille.

Cependant, à côté de cet épisode plutôt amusant, il y avait aussi d'autres répercussions. Parce que la famille appartenait aux «Juifs importants sur le plan économique», ils échappèrent à la première grande vague de déportation de 1942<sup>3</sup>; à présent, 60 ans plus tard, Ivan déteste cette «protection» qu'il perçoit comme une désolidarisation du judaïsme, car cela a créé des groupes qu'on a pu plus facilement dominer individuellement, mais aussi plus aisément bannir de la société et éliminer.

Cette appartenance aux Juifs importants sur le plan économique eut pour conséquence que Palko, le frère plus vieux de six ans, put aller à l'école normalement pendant un certain temps. Il revenait cependant toujours malheureux à la maison. Ivan, qui savait à peine ce qu'était une

école à l'époque, sentait cependant que quelque chose n'était pas en ordre. Finalement vint le temps de la scolarisation d'Ivan. Celle-ci aurait dû prendre place en 1943, mais il n'y en eut pas, du moins pas pour les enfants juifs. Ivan n'a pas pris cela tragiquement. Sa mère se chargea d'enseigner la lecture, l'écriture et le calcul à son fils. Le calcul, avant tout, lui procurait une grande joie.

L'aryanisation, l'exclusion et les chicanes qui s'intensifiaient de jour en jour ont également été perçues par les Juifs «encore protégés» comme un signal d'alarme annonçant de nouvelles déportations imminentes. Au début de l'année 1944, la famille Lefkovits envisagea une fuite vers la Hongrie. Là-bas, il régnait encore un calme relatif, car les lois raciales de Nuremberg n'avaient pas encore été introduites. Ivan devait entrer illégalement en Hongrie en premier. Madame Olga R. pouvait se procurer un passeport pour une jeune fille de 7 ans et un jeune garçon de 14 ans. Alors Ivan a été habillé comme une fille et il voyagea avec une jeune fille de 14 ans habillée comme un garçon et avec Madame Olga R. pour Budapest. Le reste de la famille devait les rejoindre plus tard<sup>4</sup>.

Ivan ne se souvient que de quelques détails du trajet en train. Par exemple, le fait que la lumière dans le compartiment a été éteinte à partir d'un certain moment et que les vitres étaient peintes en bleu. Cela l'étonna comme enfant. À part cela, c'est avant tout de bruits et d'odeurs à peine descriptibles dont il se souvient. Par exemple, le grincement des trains qui s'arrêtent. Les bruits et les odeurs joueront également un rôle important par la suite, ils déclenchent aujourd'hui encore une «impression de «déjà vu» chez Ivan.

Après l'arrivée à Budapest, il alla pendant environ deux semaines dans la famille du Dr Propper<sup>5</sup>. Là-bas, il se sentait bien. Il pouvait – cela est très important pour un enfant – y jouer avec tous les jouets. Malheureusement, la famille Lefkovits avait mal choisi son moment pour fuir. Le 19 mars 1944, la Hongrie a été occupée par les Allemands<sup>6</sup> et la situation des Juifs – des habitants tout comme des nouveaux arrivants – se modifia brusquement. Dans tous les cas, il fut dès lors inutile pour la mère d'Ivan

et son frère Palko de partir pour la Hongrie. Seul le père, qui était entre-temps arrivé dans un hôpital de Budapest, resta là-bas<sup>7</sup>. Ce n'est plus clair aujourd'hui pour Ivan si le séjour à l'hôpital de son père servit seulement de cachette ou s'il était véritablement malade. Dans tous les cas, Ivan vit pour la dernière fois son père là-bas, lorsqu'il l'a visité. Ivan dut retourner à Prešov après les changements politico-militaires radicaux mentionnés. Il a été temporairement logé dans un institut pour sourds-muets de Budapest, manifestement afin qu'on lui procure des documents de voyages. Le premier choc fut gros, mais il se fit relativement vite à la situation. Avant tout parce qu'on lui disait que cela n'était que provisoire et que d'ici peu on allait venir le chercher. Il avait suffisamment confiance en ces promesses et attendit patiemment que l'on vienne réellement le chercher. De surcroît, comme enfant, il ne connaissait aucune expérience négative, ni aucune peur et il s'habitua même à ne plus devoir parler. Ce n'est pas la crasse et la saleté qui régnaient là-bas qui lui causèrent du souci, mais plutôt l'odeur qui se dégageait des gamins non lavés qu'il était difficile de supporter.

Cette expérience dans le foyer pour sourds-muets resta empreinte de mystère pour Ivan, car il ne fut pas capable de définir où il se trouvait véritablement. Alors qu'il était un jeune adulte (à la fin des années cinquante), il essaya, à l'occasion d'un voyage en Hongrie, d'établir où cet épisode de sa vie avait pris place. Mais il ne put rien apprendre de nouveau et se heurta à un mur de silence. Personne ne savait quoi que ce soit, les archives n'étaient pas accessibles et il y avait peu d'indices. Ivan parle, dans un autre chapitre de ce cahier, de nouvelles suppositions datant de l'année 2008 en ce qui concerne l'établissement budapestois pour sourds-muets<sup>8</sup>.

Ivan n'a pas gardé de souvenirs particuliers de son retour à Prešov. Qu'il ait été emmené du foyer était réjouissant pour lui et du reste il ne s'en préoccupait que peu. Il voyagea très probablement sous son propre nom en compagnie de quelqu'un et a vraisemblablement été cherché directement à la frontière slovaque-hongroise. Cette frontière a été retracée en 1939 et la Hongrie ne se trouvait alors qu'à 30 km au Sud de Prešov. Le

retour à Prešov rendit Ivan très heureux. Il revenait enfin vers sa mère. À ce moment, l'appartement d'origine de la famille Lefkovits n'existait cependant déjà plus. Les deux enfants ne pouvaient pas rester dans l'appartement d'une pièce, dans lequel habitait provisoirement Elisabeth Lefkovits. Et ce, parce que Madame Lefkovits était occupée toute la journée à la pharmacie. Palko et Ivan furent emmenés par une personne de confiance dans un orphelinat à Kremnica. Il s'avéra que cela n'était pas non plus une bonne décision, car, pour une quelconque raison, la place était insupportable à Palko et cela ne pouvait durer. Ivan, en revanche, n'associe aucune expérience négative à ce séjour, mis à part que les enfants devaient souvent chanter et prier. Il trouvait les procédures et les constantes répétitions ennuyantes. Mais son frère ne pouvait, ni ne voulait se soumettre au quotidien du foyer. Quand ils avaient un jour de sortie, Palko et Ivan allaient vers des voies ferrées qui passaient non loin de l'orphelinat et regardaient passer les trains de marchandises. Les voies ferrées étaient posées, rehaussées, sur une digue remblayée. Les ombres des wagons glissaient le long des pieds d'Ivan et de Palko et ils les comptaient. Mais Palko voulait partir. Un jour, il prit Ivan par la main et ils s'enfuirent de Kremnica. Après des détours riches en aventures, ils arrivèrent à Prešov. Du côté de leur mère, la joie de les revoir se mélangeait à l'inquiétude concernant le futur immédiat. Palko dit à sa mère qu'Ivan était encore un enfant stupide qui ne comprenait pas ce qui se passait et que lui-même ne voulait pas être sauvé en étant séparé de la mère.

Dans quelle mesure Palko put comprendre les événements de la guerre n'est pas très clair, mais tout le monde racontait que les Russes se rapprochaient et que les Allemands allaient perdre la guerre. Personne dans la famille ou dans l'entourage immédiat ne se doutait que quelque chose se préparait dans leur propre pays. À ce moment-là, il se produisit en Slovaquie une insurrection nationale<sup>9</sup> contre l'état fasciste, qui a cependant été réprimée. Les représailles furent immédiates. Des séries d'arrestations contre les insurgés et leurs partisans d'un côté et la reprise des déportations juives de l'autre côté ne se firent pas attendre longtemps. Par un

trait de plume ministériel, les dérogations pour les «Juifs importants économiquement» ont été déclarées nulles. Ceux qui avaient été protégés jusqu'alors furent donnés librement à l'arrestation et à la déportation.

Malheureusement, le retour de Palko et d'Ivan à Prešov tomba précisément dans cette période. Elisabeth Lefkovits put à nouveau respirer, lorsqu'on accueillit les enfants dans l'orphelinat de Prešov. Comme elle-même devait être arrêtée le 11 septembre 1944 et qu'elle se cachait, c'était pour elle un grand soulagement de savoir ses enfants au moins en sécurité<sup>10</sup>. Cependant, comme Prešov fut bombardée peu après – le 18 septembre – les pensionnaires de l'orphelinat furent évacués. La possibilité se donna pour Palko et Ivan d'être logés dans la campagne non loin de Prešov, sans l'étoile juive et dans l'anonymat. C'était réellement une bonne solution, mais malheureusement elle se révéla également inadéquate. Palko a été reconnu par d'autres enfants et la famille qui les avait accueillis les deux a ainsi été compromise. Offrir le refuge aux Juifs était punissable. Alors ils retournèrent chez leur mère à la mi-octobre et vécurent cachés par Madame Élise, chez qui leur mère résidait déjà depuis quelques semaines<sup>11</sup>. Le 10 ou le 11 novembre, il y eut deux perquisitions successives par la Gestapo et la Garde Hlinka<sup>12</sup>. Pendant la deuxième, ceux qui étaient cachés ont été surpris durant leur sommeil<sup>13</sup>. Madame Lefkovits et ses deux enfants ont été emmenés dans la prison de la Gestapo de Prešov et déportés à Ravensbrück le 21 novembre<sup>14</sup>.

Le transport en train fut terrible et dura bien des jours. Le froid, la faim, l'étroitesse du wagon plein à craquer, la puanteur croissante, les déjections, l'urine, puis les premiers morts, voilà ce que fut le voyage pour Ravensbrück. Les mouvements des wagons, les cris et les aboiements des chiens sur les voies d'évitement étaient des conditions concomitantes à la déportation. Des détails sur un événement spécial durant une halte seront racontés ailleurs dans ce cahier<sup>15</sup>.

Le voyage en train fut jusqu'alors l'événement le plus riche en danger de la persécution et la première confrontation directe avec la mort. Le fait que les gens mouraient dans le même wagon se grava dans la conscience

des détenus comme un signe selon lequel cela pouvait arriver à tous. Malgré tout, il restait pour la mère et les deux enfants le réconfort d'être ensemble tous les trois.

Le 28 novembre 1944, ils arrivèrent à Ravensbrück. La date précise put être déterminée grâce à une liste d'accès découverte seulement récemment<sup>16</sup>. La peur et le désespoir s'emparèrent d'eux lorsque, sur la rampe, Ivan et sa mère furent séparés de Palko. Tous les événements découlaient, jusque-là, des décisions que la famille avait elle-même prises. La mère ne voulait pas permettre cette séparation, cependant elle eut quand même lieu. Cet événement a terriblement consterné Ivan. Palko était très important pour lui et il savait que pour sa mère, la chose la plus importante était qu'ils restent ensemble. Mais il n'y avait rien à faire.

À Ravensbrück, Ivan et sa mère ont été emmenés dans un block pour les mères et les enfants. C'était terrible là-bas, mais en comparaison avec ce qui les attendait un mois plus tard à Bergen-Belsen, il régnait une situation «normale». Les lits rudimentaires étaient sur trois étages, pour trois fois trois personnes. Une paille, une couverture et un oreiller en paille étaient disponibles. Ivan n'arrive plus à se rappeler si, à leur arrivée, ils avaient trouvé la baraque vide ou s'il s'y trouvait déjà des détenus. Comme les femmes étaient tenues à des travaux précis et qu'elles revenaient plusieurs fois par jour, il y avait de nombreuses allées et venues dans la baraque.

Les appels du matin étaient pénibles, le lever à 5 heures encore dans l'obscurité et les longs appels, où tout le monde était compté, sapaient les forces. Du pain et du substitut de café ont été distribués le matin et le soir il y avait de la soupe.

La mère à Ivan devait travailler et, de plus, elle s'était volontairement inscrite pour le détachement extérieur, afin de recevoir plus de nourriture pour son fils. La mère rentrait souvent tard du détachement extérieur, lorsqu'il faisait déjà sombre. Ivan attendait patiemment dans la baraque le retour de sa mère, alors même qu'il savait qu'il y avait des jours lors desquels pas tout le monde ne rentrait.

Les enfants n'avaient pas de jouets; ils restaient assis là, à regarder par la fenêtre et à observer ce qu'il se passait devant la baraque. Il ressort de témoignages d'enfants rescapés qu'il y avait quand même quelques jeux disponibles, dans certaines baraques. Dans celle d'Ivan, ce n'était pas le cas. Il y avait quelques activités, mais absolument pas de course dans tous les sens, ni de lecture. Il est possible que l'on se soit raconté quelque chose, que l'on ait joué aux devinettes ou que l'on ait compté. Mais à vrai dire Ivan ne se souvient plus de ce qu'il faisait durant toute la journée, bien qu'il ait déjà souvent réfléchi à cela et qu'on lui ait déjà fréquemment posé la question. Ivan ne se souvient que de deux ou trois enfants dans la baraque, bien qu'il y en ait certainement eu beaucoup plus. On l'avait averti qu'il devait se méfier des autres enfants inconnus et qu'il ne devait pas trop chercher le contact. Il n'y avait, dans ce sens, aucune cohésion entre les enfants. Ils n'avaient aucun intérêt commun et quand quelqu'un a faim, faire des jeux ne donne assurément pas de plaisir. Il a, avant tout, passé son temps sur le lit ou à un autre endroit dans le dortoir.

Aussi longtemps qu'on restait dans la baraque, on n'était exposé à aucun danger direct. Aller à l'extérieur était permis, cependant Ivan avait reçu de sa mère l'instruction de rester si possible à l'intérieur. Une autre remarque des vieux détenus était d'éviter autant que possible les gardiens SS. Lorsqu'on allait aux latrines ou n'importe où ailleurs, on ne devait pas flâner. Un principe véritablement facile. Quand on passait d'un pied ferme – pour autant qu'on ait encore la force pour aller «d'un bon pas» –, personne ne demandait où on allait. Il n'est jamais arrivé d'incident personnel à Ivan, car il restait toujours dans le voisinage immédiat de sa baraque.

Le soir, les femmes parlaient longuement et bruyamment. Après quelques semaines de détention, alors que les détenus étaient déjà affamés, on s'échangeait des recettes de cuisine. Une composante certaine des activités d'Ivan était d'écouter ce que les autres racontaient. Mais les recettes de cuisine l'ennuyaient beaucoup, il voulait entendre une histoire et non

pas ce que voulaient cuisiner les femmes. Les détenus devenaient progressivement plus maigres, plus malades et plus faibles et la perception du temps se perdait.

Plusieurs fois, ils reçurent du camp des hommes des informations sur Palko. Il était dit qu'il était en vie et qu'il allait bien. La mère d'Ivan ne pouvait jamais savoir si cela était vrai ou si l'on voulait juste lui remonter le moral et Ivan, pour sa part, ne pouvait établir si ce que lui disait sa mère était vrai.

Ivan était très conscient du danger de mort auquel ils étaient tous exposés, car les gens mouraient à gauche et à droite d'eux. Sa mère lui faisait croire qu'ils allaient tenir jusqu'au bout et que la libération allait bientôt arriver. Il avait une confiance énorme en elle, car elle était pour lui une femme très forte. Il est bien possible, dit Ivan aujourd'hui, qu'elle n'ait en réalité pas une telle confiance en soi et qu'elle faisait seulement semblant devant lui.

Ivan est tombé malade à Ravensbrück. Il a eu une otite. Cette maladie n'a pas été aussi grave pour lui-même que pour sa mère, qui était consciente que cela pouvait être la fin. Il a certes souffert, mais pas différemment des autres enfants qui avaient des maux de dents ou d'oreilles. Dans son livre, la mère d'Ivan témoigne d'une visite à l'infirmerie. On lui a dit, là-bas, que son fils n'allait peut-être plus jamais entendre. Ivan trouve ces paroles «votre fils ne pourra plus jamais entendre» que la doctoresse a dites extrêmement positives. Ce diagnostic signifiait, quoi qu'il en soit, qu'il allait survivre. Ivan revint de l'infirmerie en tenant sa mère par la main. Il aurait été bien plus dangereux de le laisser à l'infirmerie pour un traitement, car de temps en temps, les malades étaient emmenés de l'infirmerie et tués. Ivan s'est, par chance, bien remis de la maladie.

L'année 1945 a apporté beaucoup de nouveautés dans le monde extérieur. Auschwitz a été libéré, mais les détenus n'en surent rien. Les appels pour comptage durant les mois d'hiver étaient plus sévères que jamais, mais les travaux dans le camp et dans les détachements extérieurs avaient cessé.

En janvier et février 1945, on a commencé à évacuer le camp de concentration de Ravensbrück. En février, peu avant le transfert, Ivan et sa mère ont été conduits dans un autre block<sup>17</sup>. Là-bas, la situation était particulièrement difficile et dangereuse, car on avait à craindre d'être tué par des codétenus, avant tout durant la nuit. De par la forte faim, les scrupules étaient tombés et tous les moyens bons pour se dégouter un bout de pain. Cet hébergement intermédiaire ne dura vraisemblablement pas plus de deux, trois ou quatre jours. Cependant, c'était terriblement usant et affaiblissant, car on se sentait en permanence à la merci du danger.

L'évacuation ou le transfert, comme on le disait à cette époque, concernait le camp des femmes, alors que le plus petit camp des hommes restait. Les détenus ne surent rien de cela non plus. Ivan et sa mère ne purent rien apprendre au sujet de Palko qui était dans le camp pour hommes. Ils n'ont appris que des décennies plus tard l'action meurtrière «Mitwerda» dont Palko fut victime<sup>18</sup>.

Le transport d'évacuation pour l'inconnu a duré plusieurs jours. Bien que le trajet ait comporté des tronçons qui étaient effectués en camion, ils parcoururent la plus grande partie du voyage en train. Après environ quatre jours de train, encore deux ou trois jours durent se faire à pied<sup>19</sup>. Dans la banlieue de Celle (Basse-Saxe), les voies étaient bloquées et c'est ici que commença la marche à pied avec pour but le camp de Belsen. Quelques noms de lieux, tel que Celle, sont restés gravés dans la mémoire des détenus, mais le mot Belsen, ils ne l'ont entendu pour la première fois qu'une fois arrivés au but. La marche fut à peine supportable pour Ivan. Sa mère et Klari Fischer, qui effectuait la marche de la mort avec eux, le portèrent par alternance<sup>20</sup>.

La grande masse de personnes se déplaçait dans une direction prédéterminée et chacun ne pensait qu'à soi d'une façon presque autistique. On a simplement assumé que c'était pareil pour tout le monde. En poids, chaque gramme comptait et ainsi on jetait successivement tout ce qu'on a perçu comme un fardeau. Même s'il avait s'agit d'un jeu adoré, Ivan l'au-

rait laissé glisser de ses mains. De nombreux détenus restèrent sur le chemin – épuisés, affamés, abattus.

La marche de la mort de Belsen-Berken n'était en aucun cas la seule. Entre février et mai 1945, des centaines de marches de la mort furent menées, le plus souvent dans le contexte de fermeture de camps de concentration. Pour les Allemands, c'était un moyen pratique de décimer un peu plus le «reste» des détenus.

À l'époque, alors qu'Ivan et sa mère arrivaient à Bergen-Belsen, des épidémies de typhus faisaient des ravages dans tous les camps en Allemagne. À Bergen-Belsen, c'était le pire. Comme les SS et aussi la *Wehrmacht* avaient peur du typhus, tous furent désinfectés à l'arrivée. À cette occasion, les habits, sans qu'ils aient été lavés auparavant, furent mis dans un réservoir et stérilisés à la vapeur à haute température. Ils eurent la permission et l'obligation de bien se doucher (ce n'était pas du gaz) et lors de l'habillement, ils ont parfois reçu en retour leurs propres vêtements, mais d'autres plus souvent. Malgré la température hivernale, ils durent sortir des douches pour s'habiller. Il n'était pas possible de se sécher, car il n'y avait pas de serviette. Seulement les vêtements désinfectés encore chauds et humides leur ont été remis. Ensuite, ils rentrèrent dans le camp et ce qu'ils virent là était la pire des choses. Il y avait déjà des morts partout et la sensation apparut aussitôt qu'ici tout était terriblement délabré. Ils furent emmenés dans une baraque qui était déjà pleine de gens et où il n'y avait plus de place.

Les gens les ont accueillis avec hostilité. Et quelques jours plus tard, ils ont eux-mêmes accueilli avec hostilité les nouveaux arrivants d'après. Tout était bondé de manière inimaginable et la situation indescriptible. De la puanteur, de la saleté, de la boue, de l'urine et des excréments se trouvaient partout. En ce lieu, Ivan était totalement conscient du danger de mort; il peut se rappeler de n'avoir jamais lâché la main de sa mère. C'était dangereux de quitter la baraque, mais ils devaient néanmoins le faire pour accéder aux latrines. Même la distribution de la nourriture, qui

avait encore lieu au début, représentait un danger, car elle dégénérait régulièrement en bagarre que personne n'empêchait.

Malgré tout, il y avait encore une communication entre les gens. On se rencontrait, mais à la place de dire, comme dans le monde civilisé, «tu as bonne mine», on disait «Ô mon dieu, de quoi tu as l'air». C'est de cette manière que sa mère a revu sa sœur Ilka et a pu arranger que cette dernière les rejoigne dans la baraque. Cela n'a pas été un problème, car personne ne demandait plus rien. Les premiers mots d'Ilka: «Vous êtes aussi ici dans ce trou d'enfer?» donnèrent son titre aux mémoires d'Elisabeth Lefkovits.

Il y avait, à présent à Bergen-Belsen, beaucoup de personnes provenant d'autres camps qui avaient également été évacuées, parce que le front allié se rapprochait. Pour cette raison, on faisait connaissance avec les noms d'autres camps. L'importance et l'ordre, quel camp était le plus grand ou le pire, n'étaient toutefois pas connus d'Ivan ou de sa mère. Ivan ne sait pas, s'ils savaient qu'à ce moment Auschwitz avait déjà été libéré. Les journées s'avéraient être différentes qu'à Ravensbrück, car il restait en permanence avec sa mère. Ils allaient vraisemblablement ensemble à la recherche de nourriture. Une grande différence était qu'à Bergen-Belsen il n'y avait plus d'appel, durant lesquels on devait souvent rester debout des heures durant.

La situation empirait toujours plus; c'était une décadence totale. On remarqua que c'était en fait plus judicieux de rester assis. Sinon c'était probable qu'une autre personne vienne occuper la place de couchage. Et ensuite s'installa lentement une totale apathie. On s'asseyait simplement là et on respirait.

Le 4 ou 5 avril, les détenus ont reçu pour la dernière fois de quoi manger. Ensuite, et ce jusqu'à la libération, il n'y eut ni à manger, ni à boire. Les SS et la *Wehrmacht* n'étaient plus sur place et, de surcroît, le courant de la clôture a aussi été coupé, ce qu'ils ne savaient toutefois pas. On pouvait se déplacer librement. Ivan et aussi sa mère et tante Ilka étaient cependant trop faibles, mais cela n'était pas le cas pour tous. Certains consta-

tèrent qu'ils pouvaient escalader la clôture. La supposition selon laquelle ils allaient disparaître pour toujours était fausse. Ils revinrent avec des patates déterrées ou avec n'importe quoi d'autre à manger. La nourriture était inaccessible pour Ivan, sa mère et tante Ilka – ils n'étaient pas assez forts pour se dégouter quoi que ce soit. Malgré tout, c'était une chose très positive et grâce aux épiluchures de pommes de terre et aux flaques d'eau, ils purent tirer un peu de liquide. Il y eut un rappel à l'ordre très important pour Ivan: il ne devait pas boire au bassin d'extinction d'incendie rempli d'eau situé à proximité, car il était totalement pollué.

À la fin, l'apathie était totale, on était proche de la mort. Ivan décrit l'état comme lorsqu'on se réveille d'une narcose, et cela dans un état permanent – abruti et proche de la mort clinique.

Le drapeau blanc fut hissé et puis la Jeep britannique traversa la rue. C'était le 15 avril 1945. La libération pour Ivan est fondamentalement liée à la première gorgée d'eau – ils l'ont reçue le 17 avril. On aurait peut-être pu apporter de l'eau avec des seaux déjà avant, mais Ivan ne veut pas critiquer les Anglais. Il sait qu'ils étaient fortement choqués par la situation et qu'ils ne savaient absolument pas comment réagir. De surcroît, il souligne que l'eau a été distribuée très généreusement et avec une structure fonctionnant parfaitement.

Quand l'eau fut enfin là, Ivan sut: c'est fini à présent. Ce que ni lui, ni sa mère ne savaient, c'était que la mort allait poursuivre son chemin – pour bien des personnes, l'eau et la nourriture sont arrivées trop tard. Il trouvait ça presque aberrant que sa mère ait dû faire attention à ce qu'il ne mangeât pas trop.

Au lazaret de Bergen, Ivan s'est relativement vite rétabli. Il pouvait à nouveau se mouvoir et sa mère était aussi en état de marche. Sa mère était continuellement inquiète pour lui et avait peur que la récupération ne soit pas durable. De nombreux détenus décédèrent encore dans les semaines suivant la libération.

Aussi bien la mère qu'Ivan attendirent longtemps la nouvelle selon laquelle Palko et le père étaient en vie. Ils ne reçurent une réponse complète

et définitive que des mois plus tard, après leur retour dans leur ville natale de Prešov.

Trois semaines après la libération, la guerre était finie. Deux mois s'écoulèrent jusqu'à ce qu'Ivan, sa mère et Ilka soient prêts pour commencer le voyage de retour pour la Tchécoslovaquie. Le retour confortable passa à travers l'Allemagne totalement détruite, puis à travers Pilsen, Prague, Bratislava en direction de Prešov. À leur retour, ils se sont rendu compte de l'ampleur de l'extermination parmi les membres de la famille directe et aussi la parenté élargie. La mort de Palko et du père était pour les deux survivants un coup terrible. La mère, si brave durant la détention, était à présent à Prešov sans la moindre volonté. Cependant elle s'était progressivement ressaisie, elle devait s'occuper d'Ivan.

*L'interview a aussi donné beaucoup de matériel sur la vie d'après d'Ivan et d'Elisabeth Lefkovits. La période «après» sera cependant discutée à un autre endroit dans ce cahier.*

## LA CAMÉRA

L'armée britannique a filmé les événements de Bergen-Belsen depuis les premières heures de la libération du camp et je voulais voir cette documentation filmée. Mon ami et collègue, Sir Peter Lachmann, professeur de pathologie à Cambridge m'a rendu attentif qu'un tel matériel est conservé à l'*Imperial War Museum* de Londres. Aujourd'hui, cela est connu, mais à l'époque, il y a bien vingt ans, cette indication et les données de contact de Monsieur Brad King du «Film Department» de l'IWM à Londres étaient très précieuses.

Monsieur King m'a réservé une cabine de projection de films et j'ai pu regarder tous les films disponibles. Il y avait 17 grosses bobines et, en trois jours, je suis venu à bout de l'horreur. Je pouvais arrêter le film à ma guise et noter la position de la séquence d'images qui m'intéressait. J'étais capable de regarder les films sans faire d'efforts particuliers sur moi-même et au fil des séquences, je devins véritablement avide pour encore plus d'images. Je n'ai pas pu m'arrêter avant d'avoir tout vu.

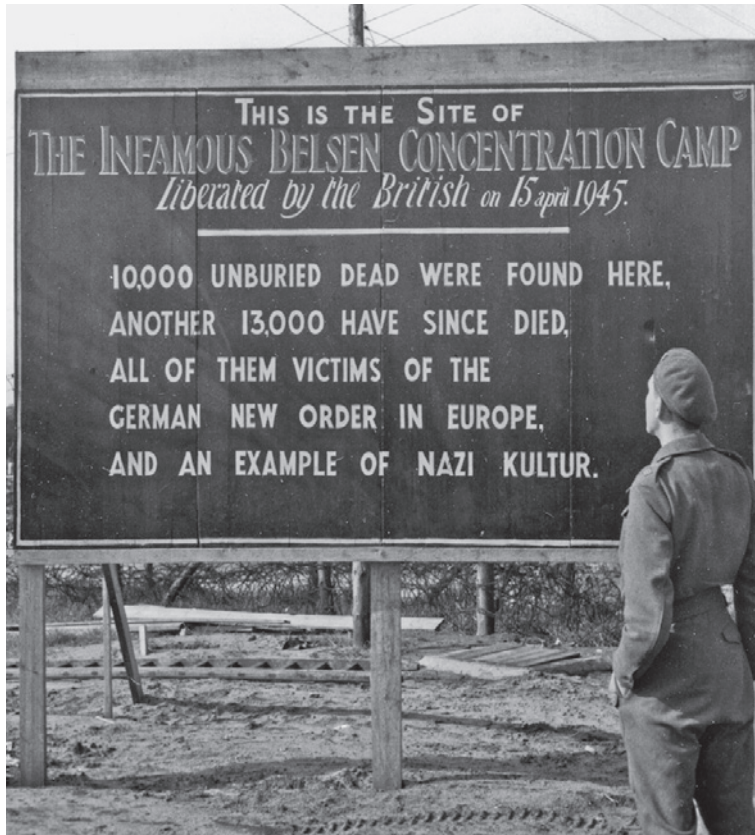
À l'époque – dans les heures et les jours suivant la libération – j'étais trop faible et apathique pour assimiler les événements. Maintenant, bien des années plus tard, j'avais là l'occasion de tout contempler. Quel effet produit une telle répétition de l'expérience vécue sur la psyché? La caméra se dirigeait de gauche à droite, puis à nouveau en arrière et j'étais là, avec. Je pouvais respirer calmement et régulièrement.

Les bobines de film sont un matériel d'archives important, car elles ne sont pas coupées. Les scènes sont exactement telles – et restent telles – que le caméraman les a filmées. En regardant, j'ai ressenti le principe du «ne-pas-être-coupé» comme très important. Les scènes s'alternent, des séquences de la libération précédent, par exemple, des vues aériennes d'Hanovre détruite, puis à nouveau du camp. Aucun négationniste de l'Holocauste ne peut dire que ce sont «des mises en scène plus tardives». Les séquences d'images que j'ai sélectionnées et qui sont exposées ici sont



montrées de manière chronologique, à l'exception des deux premières photos.

À l'entrée du camp, les Anglais ont installé un panneau. Sur ce panneau, le camp de Belsen est présenté. Le nom Bergen-Belsen n'a été utilisé qu'à partir de la fin de l'automne 1945. Pour nous c'était Belsen.



Quelques hommes et femmes SS parvinrent à s'enfuir après la capitulation. Mais les plus importants, Joseph Kramer et Ilse Grese, entre autres, qui étaient les personnes les plus puissantes de Bergen-Belsen quelques jours encore auparavant, furent arrêtés et traduits en justice.



Les deux n'étaient pas tristement célèbres que pour leur brutalité à Belsen, mais également pour leur poste préalable à Auschwitz. Comme détenu du camp, je n'ai jamais aperçu Joseph Kramer, par contre j'ai vu Ilse Grese avec son fouet. Nous avons été avertis par d'autres détenus de ne pas regarder Ilse dans les yeux. Le contact visuel suffisait – Ilse a toujours frappé avec le fouet.

Quand nous sommes arrivés à Bergen-Belsen, après notre marche à pied depuis Ravensbrück, nous avons vu des cadavres partout. À Ravensbrück, nous avons souvent connu l'agonie dans la baraque et les cas de mort se faisaient de plus en plus fréquents. Cependant, il y avait encore un destin individuel et les morts avaient un nom. Les femmes parlaient des défunts, elles savaient d'où ils étaient originaires et s'ils avaient des proches.

À Bergen-Belsen, les cadavres étaient partout. Il y avait même des «Kommandos» pour le ramassage des corps, mais à notre arrivée à Bergen ce n'était plus le cas – les cadavres étaient simplement posés partout.





Des montagnes de cadavres étaient étendues entre les baraques, à proximité des latrines, et à côté du bassin d'extinction d'incendie. Du moins, les jours lors desquels les détenus avaient suffisamment d'énergie pour évacuer les corps à l'extérieur des baraques. Plus tard, les cadavres restèrent simplement allongés sur les lits dans les baraques. Nous étions couchés et dormions donc au milieu de cadavres. Les plus grandes montagnes de corps se trouvaient non loin de la forêt. La direction du camp aurait certainement préféré que les corps soient «éliminés», mais la mort avait pris une telle ampleur, qu'il n'était plus possible d'en venir à bout. On a essayé de composer des détachements de détenus, mais cela ne fonctionna pas. Les prisonniers mobilisés s'effondraient et mouraient également.



Les Anglais furent horrifiés de ce qu'ils trouvèrent. Et ils ont compris que l'élimination des corps était très urgente. Ils savaient cependant aussi qu'il était encore plus urgent d'apporter de l'eau et des vivres aux survivants.

Nous avions besoin d'une gorgée d'eau, mais nous n'avons malheureusement pas pu en recevoir immédiatement le jour de la libération, le 15 avril. Le premier camion-citerne rempli d'eau, avec l'infrastructure nécessaire telle que des tuyaux et des robinets, arriva le 17 avril. Ce fut le moment, lorsque ma mère m'a apporté un premier récipient rempli du précieux liquide, où j'ai pu humecter mes lèvres et boire la première gorgée.

L'eau venait clairement avant la nourriture. C'était bien plus important. Sans eau, nous n'aurions pas du tout pu avaler la nourriture solide. Le «trop manger» a été fatal pour de nombreuses personnes. Ils ont consommé plus qu'ils ne pouvaient digérer et sont morts dans d'atroces souffrances. Par chance, ma mère a réussi à bien «doser» et nous avons réussi.



Nous restions le plus souvent devant la baraque durant la journée et ne rentrions à l'intérieur que pour la nuit. Puis, un moment très important pour nous se passa. Nous avons pu observer comment les SS et le personnel de garde détestés devaient se rassembler et charger de leurs propres mains les cadavres sur les camions. Cela se déroulait sous la surveillance des

Anglais. Il y eut aussi une cérémonie durant laquelle les SS ont dit quelque chose, mais nous n'avons pas entendu. Il était important pour nous que les coupables payent à présent. Cela nous fit du bien.

Nous ne savions pas, à l'époque, où les corps étaient emmenés. Maintenant, grâce aux séquences filmées, j'ai pu le voir. Il n'y avait aucune tombe individuelle, au lieu de



cela, des fosses communes étaient creusées et les SS devaient décharger les cadavres des camions et les porter à la fosse, un après l'autre. Là, on laissait les corps glisser dedans. Ni ma mère, ni moi n'avons vu les fosses communes, mais dans le film tous les détails étaient visibles.



Les SS travaillèrent jusqu'à l'épuisement. Ils avaient fait ainsi avec les détenus et à présent ils étaient traités de la même manière.

Cela ne se déroula pas exactement selon la Convention de Genève, mais ils pouvaient tout de même se reposer – sur le sol des fosses communes.

Le rabbin militaire a lu la messe et a rendu les derniers honneurs aux 1000 défunts. Les fosses étaient comblées et entre-temps la prochaine fosse avait déjà été creusée. Le temps pressait, car l'épidémie était en plein essor.

Finalement, la pitié dut être mise de côté. Les inhumations avançaient trop lentement. Le commandement britannique fut obligé de prendre la terrible décision d'employer un bulldozer pour déplacer les corps.

Le bulldozer était conduit par le Sergent Frank Chapman, que j'ai rencontré lors des cérémonies de la libération de Bergen-Belsen en 1995.



Les Britanniques ont convoqué les maires des communes des environs, pour qu'ils assistent au remblayage des fosses communes. Je ne crois pas qu'on ait voulu de ces hommes à la messe.

Ailleurs dans le camp, les anciens détenus attendaient le transfert dans un environnement propre. Le commandement britannique a fait transformer, sans plus attendre, une école de char SS en lazaret. Mais cette étape dura aussi un certain temps.



Les ex-détenus qui n'étaient pas à l'agonie sont restés dehors. Ils durent improviser. Il y avait de l'eau et des vivres et il faisait suffisamment chaud durant la journée.



Les autres – auxquels nous appartenions, ma mère et moi – attendirent l'ambulance afin d'être emmenés au lazaret. Les femmes avec enfants ont eu la priorité. Alors que le huitième jour après la libération se levait, on nous a précautionneusement sortis de la baraque, posés sur une civière, puis l'ambulance partit à vitesse réduite.



Le sol a été préparé d'une certaine manière, afin que la poussière contaminée ne puisse pas se soulever en tourbillons. Nous avons laissé le camp de Bergen derrière nous.



Dans le hall de désinfection, les nouveaux arrivants étaient enlevés des civières, dévêtus, désinfectés avec du DDT et emmenés dans la salle d'eau.

Dans la salle d'eau (on l'appelait la Human Laundry) nous avons été lavés. Il ne s'agissait pas d'un bain, mais plutôt d'un lavage approfondi. Les cheveux n'ont pas été dépouillés, parce qu'on ne voulait pas faire subir cela aux ex-détenus. Après le nettoyage, on nous a enroulés dans des serviettes de bain et emmenés dans des lits propres. Le lavage a été fait par des femmes allemandes. Ces dernières provenaient des communes des alentours et ont été contraintes de faire ce travail. Des soldats hongrois nous ont emmenés dans les lits propres. Ils étaient en détention, car ils étaient du côté des Allemands, mais ils pouvaient se déplacer relativement librement et ils étaient d'un bon naturel et très aimables.

Puis nous avons été accueillis dans le lazaret. À présent, tout était là pour nous: des lits propres et une prise en charge médicale.

Cependant, malgré la libération, la mort ne s'est pas arrêtée.



Des milliers mouraient tous les jours, par la suite «plus que» des centaines et enfin arriva le jour où personne ne mourait plus. À l'entrée du lazaret, il était noté sur un tableau noir: «Aujourd'hui, pour la première fois, pas de mort». On a fêté l'événement et la vie, ainsi que la mort, ont reçu à nouveau un statut normal.



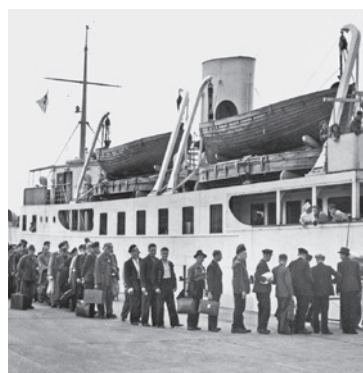
La guerre n'était pas encore finie. Il y avait encore divers incidents, entre autres, des ambulances ont été mitraillées. Formellement, il y avait déjà un cessez-le-feu, mais les tirs n'ont cessé qu'à partir de la dernière semaine d'avril.



Des étudiants en médecine venant d'Angleterre aidèrent lors de l'évacuation et dans le lazaret. Des décennies plus tard (1997), j'ai découvert, lors de mon séjour sabbatique à Oxford, que Jim Gowans, un célèbre immunologue, était l'un de ces étudiants. Jim Gowans a décrit, dans les années cinquante et soixante, le rôle des lymphocytes dans le système immunitaire.



Il y a eu beaucoup d'enfants qui ont survécu, mais dont les parents sont décédés. Les enfants se sont le plus souvent rapidement rétablis et les Anglais ont essayé de modeler l'organisation des journées des enfants de manière si possible agréable.



Le dessin n'était pas seulement un moyen d'expression important pour les enfants, mais également un moyen de communication dans la communauté de langue.

Ces enfants ont perdu leurs parents. Des soldats anglais ont installé des places de jeux pour eux.

La Croix-Rouge suédoise a permis à de nombreux ex-détenus de partir pour la Suède. Parmi eux, il y avait beaucoup d'enfants orphelins.

75 Cumnor Hill  
Oxford OX2 9HX  
Tel: (01865) 862304

8/11/94

Dear Ivan

Thank you for sending this photograph.  
I remember it being taken and I'm in it  
somewhere - but must be unrecognisable at the  
far end. It has been reproduced in a  
journal of mine I have a copy so I  
will let take you up on your kind offer  
of another print.

With kind regards

Jim Gowans



Nous n'avons pas remarqué, à l'époque, la destruction du camp par le feu, car nous étions très malades. Maintenant, grâce au visionnage des films (IWM à Londres), j'ai assisté à cet événement et j'ai pu l'interpréter comme l'expulsion du mal.



Le procès des commandants du camp et du personnel de garde s'appella le «Belsen Trial». Il eut lieu quelques mois après notre retour dans notre pays.

## ESQUISSE DE LA NOUVELLE VIE 1945–1995

### MÈRE

Notre voyage de retour depuis Bergen-Belsen en direction de Prešov, en juillet 1945, se fit via Pilsen, Prague et Bratislava. Nous sommes arrivés à Prešov le 25 juillet. Personne, du côté des Lefkovits, n'est resté en vie, alors que toutes les sœurs du côté de ma mère – Eva, Magda, ma mère et Ilka – ont survécu. Le mari d'Eva, Arthur, a également survécu, mais les trois autres époux – Nandor, Dezsö et Miki – sont morts.

Nous n'avons pas récupéré notre appartement, mais au moins une partie de notre mobilier. Ma mère a recommencé à travailler comme pharmacienne, mais elle n'a pas tenu bon. Lorsque des hommes entraient dans la pharmacie, quand la porte claquait, ou n'importe quoi d'autre, elle voyait intérieurement des images de la Gestapo devant elle. Elle a quitté ce poste et s'est construit une nouvelle existence en tant que professeure de langue étrangère.

Dans les années 1947–1948, ma mère et ses deux sœurs Magda et Ilka, allèrent quelques fois à Karlsbad. Là-bas, ma mère a rencontré son vieil ami d'études, Gabriel Sommer, qui vivait à Prague. Gabi et ma mère se sont mariés en février 1949. Gabi était chimiste (diplôme d'ingénieur chimiste) et avocat en matière de brevets. Il a étudié à Prague et à Hanovre et a travaillé comme chimiste à l'Office des brevets de Prague, jusqu'à l'éclatement de la Deuxième Guerre mondiale et l'entrée en vigueur des lois raciales de Nuremberg. Il a survécu à l'Holocauste en Slovaquie. Il était caché par une famille dans la campagne. Il quitta la Slovaquie pour retourner à Prague où il fut employé à un poste de haut rang dans la branche du papier et de la cellulose.

Ma mère connaissait Prague de l'époque de ses études. Elle a bien connu cette magnifique ville, mais ne maîtrisa jamais vraiment la langue tchèque. Elle a immédiatement débuté l'enseignement de langue étran-

gère à son arrivée à Prague, pour lequel on devait demander diverses autorisations. Une activité professionnelle indépendante n'était accordée qu'avec des exceptions au sein de la Tchécoslovaquie socialiste. Mais ma mère a été d'emblée couronnée de succès. Elle a donné des cours, dans notre petit appartement, principalement aux enfants, mais également des cours particuliers aux adultes, généralement pour des gens qui avaient été choisis pour des activités à l'étranger et qui avaient besoin d'une «préparation express». À la fin des années cinquante, elle a donné des cours à toutes les hôtesse de l'air de la CSA. À certains moments, ma mère gagnait bien plus avec les cours que Gabi.

En ce qui concerne la politique, c'était une période très mauvaise, difficile et injuste. Au début des années cinquante, il y a eu le tristement célèbre procès spectacle de Prague (procès Slánský) avec 11 condamnations à mort par pendaison: tous les onze étaient juifs. Durant le procès, l'antisémitisme se ressentit au travers des médias. À chaque arrestation, à chaque condamnation «Juif» était relevé, s'il était juif, et la plupart du temps, il s'agissait de Juifs. Curieusement, l'antisémitisme n'était présent que sur le plan officiel. Il n'y avait pas d'attaques directes et les agressions verbales ne se produisaient pas. Il y avait des personnes chez qui on pouvait percevoir des piques dans les remarques, par exemple: «bien que juif, c'était un bon type». Des remarques ou des plaisanteries antisémites étaient dites, mais rarement reprises et répétées.

En 1953, il y a eu en Tchécoslovaquie une réforme monétaire par laquelle toute l'épargne de l'ensemble de la population s'est dévaluée. La même année, Staline est mort. En 1955, suite à une prescription étatique, «un examen politique» (*Proverka*) de tous les citoyens de la Tchécoslovaquie eut lieu. Gabi a été, comme des centaines de milliers d'autres, «rétrogradé» et dut changer de poste. La même année, le colossal monument pour Staline, le plus grand monument d'Europe, était inauguré. Cependant, en 1956, après le discours de Khrouchtchev sur les crimes de Staline, il a été décidé d'enlever ce monument. La même année également, une révolte populaire eut lieu en Hongrie.

Pour ma mère, 1963 lui occasionna une réjouissante nouvelle tâche de toute une vie, lorsque son petit-fils Michael est venu au monde<sup>21</sup>. Tous les quatre grands-parents s'occupèrent avec une attention touchante du bébé. Comme nous n'étions pas satisfaits de la crèche à Michael, les quatre grands-parents nous ont aidés au mieux. Mon beau-père avait des horaires de travail réduits et pouvait aller chercher notre fils déjà en début d'après-midi.

Ma mère et Gabi ont suivi mon avancement professionnel avec beaucoup d'intérêt. Tout ce qui se passa – mon séjour italien, l'Institut Paul-Ehrlich – ils l'ont complètement soutenu. Puis il y a eu la répression du Printemps de Prague et l'immigration de ma mère et de Gabi. Seuls les premiers mois d'incertitude et d'adaptation furent difficiles.

Ma mère recevait une rente de réparation (*Wiedergutmachung*) de la part des Allemands et Gabi a obtenu un bon poste de travail en tant qu'avocat en matière de brevets chez *Metallgesellschaft AG* à Francfort. Quelques années après que ma famille emménagea à Bâle, ma mère et Gabi ont transféré leur domicile à Fribourg-en-Brigau. Fribourg-en-Brigau était un lieu pour la retraite plus agréable que la ville fébrile de Francfort et ils étaient les deux plus proches de nous – en train, Bâle est joignable en 40 minutes.

À Fribourg, ils développèrent un remarquable cercle de connaissances et notre jeune famille a souvent participé à des événements sociaux. Nous étions amicalement liés à Fribourg. En 1979, Gabi est décédée suite à une défaillance cardiaque, à l'âge de 77 ans. Ma mère resta encore plusieurs années à Fribourg, puis nous l'avons fait venir à Bettingen en 1983. À Bettingen, elle était heureuse d'être auprès de nous. Elle était très proche de Michael, son unique petit-fils.

Elle vécut encore suffisamment longtemps pour voir son petit-fils devenir docteur et se trouver une gentille amie. Elle a également assisté au mariage de Heidi et Michael. Les arrière-petits-enfants, Felix et Sophie, arrivèrent seulement plus tard...

*Ma mère est décédée le 5 août 1994.*

## IVAN

En septembre 1945, j'ai été scolarisé avec un retard de deux ans comparé aux enfants du même âge. Je savais bien lire et écrire et également très bien compter et dessiner. J'allai directement en 3<sup>e</sup> année. Le directeur de l'école était un gentil monsieur, alors que le maître de classe était un anti-sémite, malgré tout ce qui c'était passé.

J'étais en bonne santé, mais ma mère voyait cela différemment, car j'étais maigre et souffrais d'un manque d'appétit. Pour cette raison, j'ai été envoyé à plusieurs reprises «en cure» dans les Hautes Tatras. La sieste de l'après-midi à l'air frais était, là-bas, une composante du déroulement de la journée. Comme cela me semblait quelque peu ennuyant, je m'obligeais à me dire: «Tout de même, cela est moins long qu'un appel de comptage».

Je rejoignis les scouts et fus enthousiasmé par ce mouvement de jeunesse. Je me suis lié d'amitié avec Jolika, une jeune fille du voisinage du même âge. Nous avons profité de chaque minute ensemble, avons joué, sommes allés nager dans la Torysa et étions souvent ensemble. Zigi, un autre enfant qui survécut à Bergen-Belsen, revint de Suède et nous avons renouvelé notre amitié, cependant, nous n'avons jamais parlé de l'Holocauste.

Mon judaïsme était une chose, mais je n'étais pas que juif, j'étais également chrétien. Le baptême ne nous a certes pas sauvés de la déportation, cependant la volonté de l'Église de nous aider a signifié beaucoup pour moi et j'allais régulièrement au service religieux.

J'ai terminé l'école primaire au cours de l'été 1948. En février 1949, nous nous sommes établis à Prague. L'adaptation à la langue tchèque se fit rapidement. J'étais intéressé de manière très unilatérale: en mathématiques, j'étais loin devant tous les autres et la chimie, ainsi que la physique me plaisaient particulièrement. À la maison, j'ai construit un petit laboratoire et mon argent de poche est allé dans mon hobby d'expérimentation.

Après mon certificat d'école secondaire (1952), j'ai poursuivi en ingénierie chimique (*Výssi průmyslová škola, VPS* = Haute école industrielle). J'ai beaucoup apprécié mes quatre années là-bas et j'ai passé ma maturité avec mention. Après la maturité, j'ai postulé et été admis à l'université (VSCHT, Université de chimie et de technologie) de Prague. Je me suis lancé avec beaucoup d'intérêt et d'entrain dans mes études de chimie, mais j'étais très critique en ce qui concerne les matières proposées et leur contenu. Aujourd'hui encore, je pense qu'à peine 50% des matières étaient intéressantes. Nous avons été formés afin d'être des serveurs de la cause socialiste. Bien que l'on nous serinait que nous allions obtenir un poste de chimiste là où la patrie avait besoin de nous, chacun essayait de se trouver une solution individuelle adéquate après l'obtention du diplôme universitaire. Je me suis inscrit au programme doctoral à l'Académie des sciences et après un entretien, couronné de succès, le poste académique m'a été donné. L'université s'est cependant mise en travers. Je n'ai pas pu prendre la place à l'Académie et dû accepter le poste attribué par l'État dans une usine active dans l'élaboration de butanol-acétone. La réponse positive de l'Académie restait valable et je pus effectivement débiter le programme doctoral une année plus tard en septembre 1962.

La même année (1962), j'ai épousé ma collègue d'études Hana. En 1963, notre fils Michael venait au monde. Hana vient d'une famille non juive, mais dans notre cercle d'amis actuel, il est souvent supposé qu'elle est juive. Non pas à cause de ses traits «non aryens», mais plutôt parce qu'elle s'est fortement identifiée au passé de l'Holocauste de notre famille et qu'elle joua un rôle plus actif que moi-même lors de diverses occasions, par exemple lors des célébrations annuelles de la libération.

La naissance de Michael en 1963 nous a tous – Hana, moi-même, mais également les quatre grands-parents – rendus très heureux. Hana resta durant cinq mois en congé maternité. Nous habitons un immeuble préfabriqué en béton nouvellement construit vraiment modeste comparé à notre point de vue actuel, et nous étions très heureux.

En septembre 1964, j'ai participé à une offre lancée par l'UNESCO et Euratom pour un séjour de deux ans au Laboratoire international pour la génétique et de biophysique à Naples. Trois mois plus tard, un télégramme de Naples m'annonça que j'avais gagné la *Borsa di Studio* – une bourse pour un séjour d'études à l'étranger. En mars 1965, je partis pour Naples et deux mois plus tard, Hana et Michael me rejoignirent. Le directeur de l'Institut de Prague, le Prof. Ivan Malek, dut se porter garant que nous reviendrions en Tchécoslovaquie, une fois le séjour à Naples terminé.

Le Laboratoire était dirigé par Adriano Buzzati-Traverso et mon chef direct était Mario Di Girolamo. Les deux années s'envolèrent extrêmement vite et nous nous sentions comblés en tous points de vue. En 1967, nous devons entreprendre notre retour. Dans un premier temps, je n'ai pas considéré l'émigration, principalement parce qu'Ivan Malek s'était porté garant pour nous. Nous avons, cependant, fait certaines préparations en vue d'une émigration (contrat de travail avec le Prof. Nomura à Madison, Wisconsin). Mais d'abord nous devons rentrer en Tchécoslovaquie pour annuler le cautionnement d'Ivan Malek à notre égard.

Nous sommes revenus à Prague en août 1967, avons attendu mon premier salaire pour documenter mon retour et avons quitté pour toujours le pays avec des documents de sortie valables le 27 octobre 1967.

L'Allemagne était seulement pensée comme une station transitoire, jusqu'à ce que nous obtenions une autorisation d'entrée pour les États-Unis. J'ai reçu un poste au sein de l'Institut Paul-Ehrlich à Francfort, auprès du Prof. Niels Jerne. Mes collègues directs étaient Claudia Henry et Hiroshi Fuji. Lorsque Claudia Henry déménagea aux USA, le Prof. Jerne m'a confié la direction du groupe «Recherche fondamentale en immunologie». Les conditions de travail étaient très bonnes et tous les collègues très sympathiques. Hana a également obtenu un emploi en tant que biochimiste à l'Institut Paul-Ehrlich.

À cette époque, il se produisait d'énormes bouleversements et changements dans notre pays natal. Le mouvement du «Printemps de Prague» a

été écrasé en août 1968 par les chars soviétiques. Mes parents ont quitté la Tchécoslovaquie et sont venus chez nous à Francfort.

Au début de l'année 1969, le Prof. Jerne m'a mis au courant de ses plans pour l'avenir. Hoffmann-La Roche à Bâle lui a proposé de construire un institut pour la recherche fondamentale en immunologie. Jerne m'a demandé si je désirais l'accompagner. Après avoir donné mon accord, cela ne s'est pas arrêté. Il s'est avéré que Jerne avait besoin pratiquement tout de suite de quelqu'un qui était prêt à prendre en charge l'installation de l'institut. J'ai laissé tomber les plans pour les USA.

Jerne me prouvait, en me déléguant la direction du groupe de travail, qu'il m'estimait être un bon scientifique. Le fait qu'il me voyait à cette position, à diriger la mise sur pied d'un institut complexe, m'a laissé sans voix. Il s'est empressé de dire: «Vous ferez peut-être des erreurs, mais j'en ferais également. Peut-être des erreurs différentes des vôtres, cependant ce serait des fautes corrigibles. Si vous acceptez mon offre, je vous soutiendrai dans toutes vos décisions, comme si c'est moi qui les avais prises». Il m'a montré les plans directeurs et lors d'un voyage en commun à Bâle, il m'a présenté toutes les personnes pertinentes. Le 1<sup>er</sup> avril 1969, j'arrivai à Bâle comme membre de la fondation. Peu de temps après, la première pierre a été posée et 18 mois plus tard la première partie de l'institut a été ouverte.

Hana et moi-même sommes devenus des citoyens suisses en 1984. Michael est devenu suisse déjà trois années plus tôt.

J'envisage de décrire ailleurs tout ce qui concerne l'Institut. Mais pour l'heure, voilà juste un témoignage sommaire: ces 30 années à l'institut – jusqu'à ma retraite – ont été des années merveilleuses.



## 50<sup>E</sup> ANNIVERSAIRE DE LA LIBÉRATION

J'ai visité le mémorial de Bergen-Belsen à plusieurs reprises. J'ai accepté, entre autres, l'invitation de la part du gouvernement de la Basse-Saxe pour les solennités en relation avec le 50<sup>e</sup> anniversaire de la libération de Bergen-Belsen et j'ai passé plusieurs jours à Bergen-Belsen.

Le laps de temps entre avril 1945 et avril 1995, n'était pour moi pas uniquement l'époque du changement «d'enfant à vieil homme», mais aussi une période durant laquelle j'ai pu former des relations avec les Allemands. L'essence de tout – et je dois dire cela au préalable dans ce chapitre – est que tous les Allemands n'étaient pas des coupables. Cependant, la nation entière des Allemands de ce temps-là, celle qui constitua, soutint et participa au régime nazi, est pour moi «une coupable», la «nation en tant que coupable».

Les Allemands de la génération de l'après-guerre ont entrepris un énorme effort pour se distancer du passé. La génération allemande de l'après-guerre n'est pas coupable, elle est sans culpabilité. Mais je trouve magnifique, lorsque des hommes seuls prennent sur eux la responsabilité du passé.

En tant que victime, je ne dirais jamais à un Allemand: «Tu dois assumer ce qu'a fait la génération de tes grands-parents»; mais lorsqu'il dit de lui-même: «J'en porte la responsabilité», alors je dis: «Merci».

J'ai voyagé confortablement avec ma femme Hana dans un ICE de Zoug à Celle et je ne parvenais évidemment pas m'abstenir de comparer cet agréable voyage avec le voyage de l'horreur d'il y a 50 ans.

Le terrain du camp de Bergen-Belsen est resté inchangé, mais le camp initial a été réduit en cendre et les fondations comblées n'ont pas (encore) été dégagées. Nous sommes arrivés quelques jours avant la cérémonie et Monsieur Dr Thomas Rahe, la personne de référence du mémorial jusqu'à aujourd'hui, nous a fait parcourir le site du camp.



Mémorial de Bergen-Belsen.



Le bassin d'extinction des incendies.

Topographiquement, je ne reconnaissais rien alors je me suis renseigné sur l'unique indice qui pouvait me permettre de m'orienter. «Y a-t-il, quelque part, un bassin d'extinction d'incendie? Il devrait être conservé, car il était en béton». Et effectivement, Monsieur Rahe nous a menés au bassin.

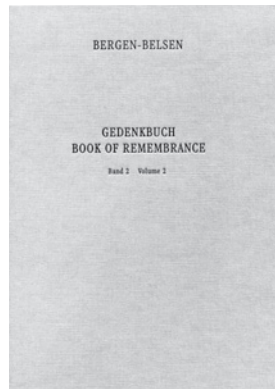
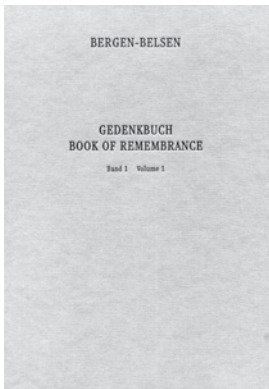
«Depuis notre baraque, nous pouvions voir le bassin d'extinction», lui ai-je dit. Et je me suis souvenu des deux cadavres qui se trouvaient dans



Une des fosses communes qui a été montrée dans le chapitre «Caméra».



Mur du mémorial avec des inscriptions en différentes langues. Ici en tchèque: «vzpomenie zbozne ceskych a slovenskych obeti».



Livre commémoratif avec la liste des anciens détenus comportant 50 000 noms.

ce bassin. Ensuite, nous sommes allés plus loin et avons pu également distinguer les contours du hall de désinfection. Nous avons fait demi-tour et sommes allés dans la partie du camp où se trouvent les fosses communes.

Le temps était printanier et nous nous sommes arrêtés devant chaque tombe. J'ai posé maladroitement un caillou sur chaque tombe et nous avons poursuivi notre chemin. L'ensemble est un parc, très beau et paisible – rien ne rappelle les atrocités de l'époque.

Au milieu du site se trouve un mémorial. Un salut aux défunts dans toutes les langues, un appel aux vivants, une promesse «plus jamais». M. Rahe nous dit que, lors de la cérémonie officielle, la gerbe allait être déposée là et que le président de la République, Roman Herzog, allait faire une allocution aux survivants.

Ensuite, M. Rahe nous a guidés à travers les locaux du mémorial. On m'a présenté aux collaborateurs. Également à Monsieur Bernd Horstmann, qui était en charge de la base de données des détenus et qui m'a remis le livre commémoratif en deux volumes avec les noms des détenus.

Dans mon exemplaire, il y avait une feuille de renvoi de pages. À la page 630, j'ai trouvé le nom de ma mère, ainsi que le mien. À l'hôtel, j'ai regardé le livre de manière approfondie et j'ai trouvé les noms de quelques amis et connaissances.

Dans le livre, il y avait 20 Lefkovits, avec toutefois une orthographe différente. Le livre est systématiquement complété et jusqu'à présent 50 000 noms sont connus.

À notre hôtel à Celle, nous avons trouvé les documents pour tout notre séjour.

Cela dépasserait le cadre de ce rapport de décrire la partie officielle. Dans tous les cas, il doit être retenu ici, que les mots du président de la République, Roman Herzog, et de la présidente du Parlement, Madame Rita Süßmuth, étaient les bonnes personnes. Il s'agissait de discours sur la culpabilité, l'expiation et le «plus jamais».

Name	Vorname	geboren	befreit
Lefmann-Sainger	Kaethe	15.01.97 -	23.04.45 Tröbitz
Lefkovicova	Sari	07.07.22 Berehovo	15.04.45 Bergen-Belsen
Lefkovics	Aranka	08.02.24 Vac	- -
Lefkovics	Bela	- . - .01 Berettyoujfalu	13.04.45 Farsleben
Lefkovics	Lea	18.02.22 Vac	- -
Lefkovits	Barbara	08.08.16 Sobrance	15.04.45 Bergen-Belsen
Lefkovits	Edit	26.02.24 Mako	- -
Lefkovits	Erzsebet	04.12.24 Kunagota	- -
Lefkovits	Irma	05.02.07 Kunagota	- -
Lefkovits	Ivan	21.01.38 Presov	15.04.45 Bergen-Belsen
Lefkovits	Jozsef	- . - .02 -	13.04.45 Farsleben
Lefkovitsova	Susa	25.01.04 Presov	15.04.45 Bergen-Belsen
Lefkovitz	Zoltan	12.02.22 Nyireghaza	- -
Lefkovovicova	Seren	13.03.21 Scercane	15.04.45 Bergen-Belsen

La «page des Lefkovits» du livre commémoratif.



Commémoration de la libération.

**NIEDERSÄCHSISCHE LANDESZENTRALE FÜR POLITISCHE BILDUNG**  
Gedenkstätte Bergen-Belsen

Wendekreis: Bergen-Belsen, 22093 Leibniz Tel: (0511) 89 11

Aktenzeichen: 7-1395 Bergen-Belsen, 01.03.1995

**Programm**  
Besuch der Gäste aus CH zur 50. Wiederkehr der Befreiung des Konzentrationslagers Bergen-Belsen  
26.04.1995 - 30.04.1995

Hotelunterkunft: Hotel Förstnerhof, Hannoverstraße 55/56, 29221 Cella  
Tel.: 05 51 411 201-1

Betreuung der Gäste: Frau Wolff, Herr Altko

**Mittwoch, 26.04.1995**

19.30 Uhr Empfang des Zentralkomitees der Juden in Deutschland in Landeshofklaus Hannover - Folgendes Programm ist vorgesehen:

- Musik: Trauermusik von Hindemith
- Begrüßung: Michael Fink, Vorsitzender des Landesverbandes der jüdischen Gemeinden in Niedersachsen
- Ansprache: Landesstaatssekretärin Prof. Rita Oßtrich
- Willkommen: Prof. Holk Wemmerdt
- Married Söllner, Vorsitzender des Niedersächsischen Verbandes Deutscher Sinti
- Wolker von Fritsch
- Musik: Stehempfang

ca. 21.00 Uhr Eustransfer zum Hotel Förstnerhof in Cella

**Donnerstag, 27.04.1995**

ca. 10.00 Uhr Eustransfer zum Friedhof auf dem Kasernengelände "Hohne Camp", Belsen

11.00 Uhr Gedenkfeier

12.00 Uhr Mittagessen auf Einladung der britischen Armee

- 2 -

14.00 Uhr Gedenkfeier auf dem Gelände der Gedenkstätte Bergen-Belsen

- Ansprachen: Ignatz Dulba, Vorsitzender des Zentralkomitees der Juden in Deutschland; Bundespräsident Roman Herzog; Ministerpräsident Gerhard Schröder; Sam Blach (Shim Yeshu) (Sprecher der ehemaligen Häftlinge des KZ Bergen-Belsen); Olyvier Scheuler (Marsche); Sprecher des ehemaligen Häftlingskomitees; Gedenkfeier; Podiumsdiskussion; Landesminister Jost Berger; Landesminister Hans Heister; Bischof Josef Höffner; Gebete; El. Herta Rosenhan, Kordtsch

16.00 Uhr Bustransfer nach Cella

16.30 Uhr - 18.00 Uhr Empfang der Niedersächsischen Landesregierung in Cella

18.00 Uhr Rückfahrt zum Hotel

**Freitag, 28.04.1995**

9.00 - 12.30 Uhr Besuch der Gedenkstätte Bergen-Belsen:

- Besichtigung der Ausstellung
- Vorstellung der Arbeit der Gedenkstätte: Namensverzeichnis, Internetservice, Besucherdienst, Archiv
- Jugend-Werkstatt

12.30 - 15.00 Uhr Synagoge Bergen, Empfang durch: Vertreter des Landkreises Cella; Landesrat Dr. Edoard Einta; Oberkreisleiter Rautert

nachmittags zur freien Verfügung

ab 19.00 Uhr Abendessen in der Jüdischen Gemeinde

**Samstag, 29.04.1995**

Auf Wunsch: Besuch der Synagoge mit anschließendem Kiddusch

sonst: Programm nach Absprache, zum Beispiel:

- Stattführung durch Cella
- Stattführung durch die Landeshauptstadt Hannover
- Besuch von Museen

10.00 Uhr Abendessen im Hotel

Programm des solennités.

Les rencontres d'un autre genre furent pour moi, en quelque sorte, encore plus importantes. Les occasions officielles étaient chaleureuses, sympathiques et, malgré la diversité linguistique, on pouvait parler avec tout le monde. J'ai eu l'occasion de faire connaissance avec le Britannique qui s'est servi, durant des jours entiers, du fameux bulldozer pour pousser les milliers de cadavres dans les fosses communes.

À plusieurs occasions, c'est ma femme qui se montrait plus sociable que moi et qui faisait d'intéressantes connaissances. Une fois, elle arriva avec une femme et après que nous nous soyons présentés, ma femme a dit: «Je crois que vous étiez dans le même convoi». Effectivement, la dame décrit son emprisonnement dans la prison de la Gestapo à Prešov et tout concordait avec mes déclarations. Il s'est avéré que cette femme était effectivement dans le même convoi, mais dans un wagon à l'avant, alors que nous étions tout à la fin du long train. L'arrêt que ma mère décrit dans ses mémoires s'est révélé être Auschwitz d'après la description faite par la





À droite de la photographie, Monsieur Frank Chapman, l'homme qui s'est servi du bulldozer 50 ans plus tôt.

femme. Elle a vu l'inscription et nous, dans la partie arrière, nous n'en avons aucune idée. Cela aurait pu être notre destination finale, mais, ce jour-là, la *Kommandantur* d'Auschwitz ne pouvait plus accepter d'autres entrées et ainsi nous avons été «transmis» plus loin et sommes arrivés à Ravensbrück. Je ne savais rien de tout cela et ma mère non plus. Quinze années plus tard, ce déroulement des événements<sup>22</sup> m'a été, par ailleurs, confirmé par l'historien Monsieur Dr Strebel.

Durant ces quatre jours, nous avons noué de nombreuses relations et lié des amitiés; avec certaines d'entre elles, nous sommes en contact aujourd'hui encore. Une rencontre particulièrement mignonne fut celle avec une femme qui proclamait qu'elle était la survivante la plus jeune. J'ai contredit cela et lui ai dit: «peut-être suis-je plus jeune». Elle m'a regardé et a dit: «You might look younger, but I know that I am the youngest, I was born here in Bergen-Belsen on the day of liberation, April 15, 1945». Nous nous sommes embrassés, avons ri et peu après, lors d'une danse juive, nous avons dansé ensemble.

## CAMP DE TRAVAIL D'ÉTÉ À BERGEN-BELSEN

Depuis des années, des jeunes de divers pays d'Europe viennent chaque été à Bergen-Belsen sur le terrain de l'ancien camp, afin de se pencher sur le passé et de travailler sur différents projets.

Il m'a été demandé si j'étais prêt à visiter ce camp pendant quelques jours en tant témoin de l'époque, à faire un discours et tout simplement à passer du temps avec les jeunes. J'ai accepté, même s'il n'était pas vraiment clair pour moi, avant la première visite, si une telle démarche était bonne.

Dès l'arrivée, j'ai été totalement conquis par le groupe; leur enthousiasme et leur conviction qu'ils faisaient quelque chose d'utile étaient contagieux. Manifestement, les jeunes avaient besoin d'une «figure d'identification» et mon histoire, du point de vue d'un enfant, était pour eux un bon point de départ pour des conversations, des interviews et tout simplement pour la réflexion. Il y eut des soirées sérieuses, mais également des joyeuses et ce fut des jours que j'appréciai, car je rencontrais des gens qui incarnaient sans pathos le «plus jamais d'Holocauste», mieux que bien des apparitions médiatiques de politiciens.



Photo souvenir du camp d'été 2005 de l'Union chrétienne de jeunes gens.

CVJM  
Christlicher Verein Jünger Menschen - Landesverband Hannover e.V.

13. Internationales CVJM Sommercamp in Bergen-Belsen 14. - 24.08.2007

**CVJM SOMMERCAMP IN BERGEN-BELSEN 14. - 24.08.2007**

...jede Frage bringt auch etwas Neues für mich!...

...so die Aussage von Ivan Lefkovits aus Basel, warum er gerne den Jugendlichen von seinen Erfahrungen als Häftling in Bergen Belsen berichtet.

15 Jugendliche aus 5 Nationen lauschten gebannt und bewegt beim 13. Internationalem CVJM Sommercamp das CVJM Landesverband Hannover in Bergen Belsen und im Anne Frank Haus in Oldau.

Die Fotos dazu gibt es hier!

Als weiterer Gast an diesem Abend war die niedersächsische Justizministerin Elisabeth Heister-Neumann (CDU) zu Gast. Auch sie beteiligte sich aktiv an dem Gesprächsverlauf und war genauso beeindruckt von Ivan Lefkovits offenen und humorvollen Art.

Die Begegnung mit Überlebenden des Lagers, um den Jugendlichen ihre damaligen Erlebnisse zu schildern, hat sehr hohen Stellenwert. Ivan Lefkovits überlebte als Kind die Konzentrationslager Ravensbrück und Bergen Belsen.

Von Dienstag, 14. August 2007, bis Freitag, 24. August 2007 fand das CVJM Sommercamp statt, an dem 15 Jugendliche zwischen 16 und 21 Jahren aus fünf Nationen (Deutschland, Russland, Belarus [Weißrussland], Nordirland und der Ukraine teilnahmen. Gemeinsam haben sie zehn Tage lang Spuren im ehemaligen Konzentrationslager gesucht und erforscht. Dazu gab es verschiedene Workshops. Eine weitere Gruppe setzte Musik und Aussagen von Zeitzeugen in Bewegung um, im wahrsten Sinne des Wortes bewegende Gefühle. Eine andere Gruppe arbeitete mit Geschichten von ehemaligen Häftlingen und schrieb am Ende selbst Gedichte und Texte zu diesem Thema.

Insgesamt gab es bei allen Teilnehmern und auch bei den Mitarbeitern sehr bewegende, emotionale und lehrreiche Eindrücke, die jeder auf seiner Art mit nach Hause trägt, um wirklich aus dem Vergangenen zu lernen und Verantwortung für die eigene Zukunft zu übernehmen.

Neben der Arbeit über die Vergangenheit bildeten vor allem Gespräche über Demokratie, Frieden und Vorträge in der Gegenwart ein wichtiges Element. Dabei wird immer großer Wert gelegt auf die vielfältigen eigenen Erfahrungen der einzelnen Delegationen, denn jedes Teilnehmerland bringt seinen eigenen Teil der Geschichte mit. Der gemeinsame Austausch und die damit einhergehende Reflexion des Erlebten haben hohen Stellenwert.

Am Ende müde und sehr bewegt traten alle die Heimreise an. Alle Beteiligten waren sich aber einig, dass solange es immer noch rechtzackale Gedankengut gibt und immer noch rechtzackale Übergriffe geschehen, kein Gras über die Geschichte wachsen darf. Eine Aussage, die eines sehr gut verdeutlicht stand im Campagebuch direkt unter dem Handabdruck des Verfassers:

„Wie viel Schuld klebt an diesen Händen?  
Kann man überhaupt von Schuld sprechen oder eher von einer Last an Verantwortung die uns (uns „Unschuldigen“) von unseren (Un-)Gedultem- und Mitleiden aufzulegt wurde?  
Eine Last, an der wir unser Leben lang zu tragen haben und die wir nicht ablegen dürfen!  
Kann man von Erbände sprechen? Vererbte Sünde? Das geht doch gar nicht!  
Sprachen wir lieber von einer vererbten Vergangenheit, der wir uns zu stellen und die wir zu akzeptieren haben.  
Und gemeinsam ist das zu schaffen. Gemeinsam können wir unsere Zukunft besser gestalten. Aber eben NUR GEMEINSAM.“

Frederike, Teilnehmerin aus Deutschland  
(Jan-Hinnerk Scholljegerdes)

ine | Mitgliedsverbände | Arbeitsbereiche | Special Events | Urlaub + Freizeit

**CVJM-Begegnung in Bergen-Belsen**  
Überlebender spricht mit Jugendlichen über seine Erlebnisse

Auf dem Gelände des ehemaligen Konzentrationslagers Bergen-Belsen und im Anne Frank Haus in Oldau findet seit Dienstag, 14. August 2007 das 13. Internationale CVJM-Jugend Sommerworkcamp statt. 15 Jugendliche zwischen 16 und 21 Jahren aus fünf Nationen (Deutschland, Russland, Belarus [Weißrussland], Nordirland und der Ukraine) verbringen gemeinsam zehn Tage auf dem Workcamp. Noch bis zum Freitag, 24. August, wollen sie gemeinsam Spuren im ehemaligen Konzentrationslager suchen und erforschen.

**Zeitzeuge gibt Anteil an seinen Erlebnissen**  
Am 17. August fand im Rahmen dieser Veranstaltung ein Zeitzeugengespräch mit Ivan Lefkovits aus Basel statt, der als Kind die Konzentrationslager Ravensbrück und Bergen-Belsen überlebte und seine Erfahrungen aus dieser Zeit mit den Teilnehmern des Gesprächs teilte. An dem gemeinsamen Gespräch nahm auch die niedersächsische Justizministerin Elisabeth Heister-Neumann (CDU) teil. Im Mittelpunkt stand die Geschichte von Ivan Lefkovits, der bei allen Teilnehmern einen besonderen Eindruck hinterließ. Die Jugendlichen und die Ministerin lauschten gespannt den Worten von Ivan Lefkovits und stellten nach seinem Eingangsvortrag viele Fragen, auf die er mit großer Offenheit einging.

**Gespräche über Demokratie, Frieden und Vorträge**  
Unter dem Motto „Miteinander reden - voneinander lernen“ schloss sich ein reger Austausch an, bei dem alle Beteiligten nicht nur voneinander lernten, sondern gemeinsam Visionen entwickelten, wie sich eine solche Geschichte niemals wiederholt. Der Besuch von der niedersächsischen Justizministerin passte dabei gut in den Zusammenhang. Die Jugendlichen sorgen beim Internationalen Workcamp mit der Friedens-, Erinnerungs- und Versöhnungsarbeit dafür, dass die Geschichte nicht in Vergessenheit gerät und die Politik hat die Aufgabe mit allen Mitteln gegen ausländische Feiten vorzugehen. Neben der Arbeit über die Vergangenheit bilden vor allem solche Gespräche über Demokratie, Frieden und Vorträge in der Gegenwart ein wichtiges Element. Dabei wird großer Wert gelegt auf die vielfältigen eigenen Erfahrungen der einzelnen Delegationen, denn jedes Teilnehmerland bringt seinen eigenen Teil der Geschichte mit. Der gemeinsame Austausch und die damit einhergehende Reflexion des Erlebten haben hohen Stellenwert.

Internationales jugendworkcamp bergens-belsen

dokumentation 9.4.-17.4.2005

„...wieder geht und geht erregend. You should be the next time and be more by the help of God and hope. Best regards.“

**2**  
Montag und Dienstag haben wir mit dem Zeitzeugen Herrn Ivan Lefkovits gesprochen. Er erzählte uns aus seinem Leben während und nach dem Zweiten Weltkrieg. Nach dem Gespräch arbeiteten wir ihm folgenden Brief:

„Lieber Herr Lefkovits,  
Wir sind sehr glücklich, dass Sie die Zeit gefunden haben, um uns zu erzählen. Ihre Lebensgeschichte hat uns tief berührt. Es war gut, dass Sie hierher sind.  
Wir sind sehr dankbar für alle Informationen die wir bekommen haben. Ihre Erzählung hat uns sehr berührt und wir hoffen, dass Sie ein gutes Leben haben.“

Sie haben in einem „Gingep“ mit einem zu treffen war eine Arbeit, die wir gerne machen und Ihnen helfen und helfen von der Möglichkeit alle unsere Fragen zu stellen. Wir dürfen sich immer über die Jugend in Ihren Leben nach, die wir sehr beeindruckt haben. Der erste ist der Verhältnis zu über Wissen, welche aus sehr wenig Interesse und Handeln wichtig für die Geschichte ist. Zwischen waren wir einander dankbar, die folgenden, die hier die Zeit gefunden hat. Es war ein wunderbares, um Ihre Geschichte zu hören und zu erleben. Das ist ein sehr wertvolles Geschenk und wir hoffen, dass Sie ein gutes Leben haben.“

Viel Dankeschön für Ihre Arbeit und Ihre Hilfe. Sie sind ein sehr wertvolles Geschenk und wir hoffen, dass Sie ein gutes Leben haben.“



Aktuelle Nachrichten

CVJM Sommercamp in Bergen Belsen  
Von: Jan-Hinnerk Scholljegerdes

Freitag den 31. August 2007

...jede Frage bringt auch etwas Neues für mich!..."

...so die Aussage von Ivan Lefkovits aus Basel, warum er gerne den Jugendlichen von seinen Erfahrungen als Häftling in Bergen Belsen berichtet. 15 Jugendliche aus 5 Nationen lauschten gebannt und bewegt beim 13. Internationalen CVJM Sommerworkcamp des CVJM Landesverband Hannover in Bergen Belsen und im Anne Frank Haus in Oldau.

Als weiterer Gast an diesem Abend war die niedersächsische Justizministerin Elisabeth Heister-Neumann (CDU) zu Gast. Auch sie beteiligte sich aktiv an dem Gesprächsverlauf und war genauso beeindruckt von Ivan Lefkovits offenen und humorvollen Art. Die Begegnung mit Überlebenden des Lagers, um den Jugendlichen ihre damaligen Erlebnisse zu schildern, hat sehr hohen Stellenwert. Ivan Lefkovits überlebte als Kind die Konzentrationslager Ravensbrück und Bergen Belsen.

Von Dienstag, 14. August 2007, bis Freitag, 24. August 2007 fand das CVJM Sommercamp statt, an dem 15 Jugendliche zwischen 16 und 21 Jahren aus fünf Nationen (Deutschland, Russland, Belarus [Weißrussland]), Nordirland und der Ukraine teilnahmen. Gemeinsam haben sie zehn Tage lang Spuren im ehemaligen Konzentrationslager gesucht und erforscht. Dazu gab es verschiedene Workshops:



Teilnehmende des Sommercamps



Zeitzeugen-Gespräche



### EPD: "Ein Modell für die Hölle"

Überlebende des KZ Bergen-Belsen sprechen mit Jugendlichen - (mit Bild)

Bergen-Belsen (epd). Ivan Lefkovits erinnert sich noch an den Gestank der Löschwasserbecken von Bergen-Belsen: "Es roch nach Chlorkalk und Fäkalien, süßlich und ganz schlimm." 60 Jahre nach seiner Befreiung aus dem Konzentrationslager geht der 68-Jährige mit Jugendlichen in Bergen-Belsen über das Gelände. Er berichtet, wie er Durst litt. Tagelang gab es kein Wasser, nur die verseuchte Kloake. "Leichen schwammen schon drin, wer das getrunken hat, war verloren."

Jugendgruppen haben in den vergangenen Jahren Baureste des Lagers rund 60 Kilometer nordöstlich von Hannover freigelegt. 50 junge Frauen und Männer aus neun Nationen sind noch bis Sonntag in Bergen-Belsen, um diese Arbeit weiterzuführen. Lefkovits geht mit ihnen den Spuren seiner Erinnerung nach. Der in der damaligen Tschechoslowakei geborene Jude war im März 1945 mit seiner Mutter auf einem der sogenannten Todesmärsche von Ravensbrück nördlich von Berlin nach Bergen-Belsen deportiert worden.

Lefkovits ist heute ein bekannter Biochemiker in der Schweiz. In die Gedenkstätte Bergen-Belsen ist gekommen, um an den Feiern zum Jahrestag der Befreiung teilzunehmen. "Mit der jungen Generation zu sprechen, ist eine Investition in die Zukunft", sagt er. Die 18-jährige Isabell Lanfermann findet die Begegnung mit ihm eindringlicher als jede Geschichtsstunde: "Ich versuche, das was hier geschehen ist, ein wenig zu begreifen, damit so etwas nie wieder passiert."

Des survivants du camp de concentration de Bergen-Belsen parlent avec des jeunes (2005).



Ivan Lefkovits comme témoin de l'époque durant le camp d'été.



Camp d'été de l'UCJG. Danses juives. En haut: les pas de danse sont expliqués. En bas: ma femme Hana (au milieu) participe à la danse.

## « OUI, ELLE VIT », JE RÉPONDS



Klari en visite chez Erika et Gusti.

*L'une des questions que m'a posée une participante du camp d'été était:*

« Est-ce que la femme, qui a aidé votre mère à vous porter sur son dos durant la marche de la mort, vit encore? »

« Oui, elle vit », j'ai répondu.

Et déjà j'étais dans un dialogue difficile.

« Avez-vous des contacts avec elle? »

« Non, depuis qu'elle a émigré en Israël – peu après la guerre – je l'ai perdue de vue. »

« Comment est-ce possible de perdre de vue quelqu'un qui vous a sauvé la vie? »

Le silence régnait dans la salle et j'ai dégluti.

« Vous avez raison », ai-je dit, « je n'ai pas de réponse. Tout ce que je dirais serait un prétexte peu crédible. À mon retour à Bâle, je lui écrirai, c'est promis. »



J'ai demandé une photo de Klari «de ce temps-là» et aussi une photo «du temps de l'enfance insouciante».

J'ai tenu ma promesse. J'ai reçu l'adresse en Israël par nos bons amis Erika et Gusti Gärtner (Prague) et j'ai écrit une longue lettre à Klari. Klari a immédiatement répondu et j'en fus très heureux.

*Lors de mon séjour suivant à Prague, Gusti m'a annoncé:*

«Ivan, j'ai une surprise pour toi, Klari vient à Prague pour quelques jours».

Gusti et Erika arrangèrent la rencontre «de manière extrêmement captivante». Le rendez-vous devait prendre place dans le restaurant «Slovansky dum» et Gusti me révéla qu'il n'avait pas dévoilé à Klari qui elle allait rencontrer.

Erika, Gusti et Klari apparurent et ma femme et moi nous levèrent. Klari m'a regardé un instant, figée, m'a serré dans ses bras et a dit doucement «Ivankàm, te vagy?»

Nous nous sommes rencontrés plusieurs fois, nous avons tant à raconter. Tout cela irait bien dans ce rapport, mais cela dépasserait le cadre – une prochaine fois et ailleurs.

## SANCTUAIRE DU MONDE DE L'HORREUR

Durant l'été 2006, lors de l'un de mes voyages à Bergen-Belsen pour discuter avec les participants du camp d'été en tant que témoin de l'époque, j'ai fait une halte à Bad Arolsen. Bad Arolsen est une petite ville baroque qui a beaucoup de pertinence historique et qui est le siège du Service international de recherches (International Tracing Service, ITS). Le nom «Arolsen» ne dit rien à la plupart des Allemands, par contre la plupart des Hollandais savent que la princesse Emma – plus tard, la reine de Hollande – est née là-bas. De même, les survivants de l'Holocauste savent que l'une des archives les plus importantes sur l'époque du national-socialisme se trouve à Arolsen.

Le Bureau du service de recherches, pas encore appelé l'ITS à l'époque, a été fondé en 1945 à l'instigation du quartier général des forces armées alliées. Il avait pour but d'aider les victimes de l'Holocauste dans la recherche de leurs proches. Des années plus tard, peut-être à partir de 1960, alors que la période des regroupements familiaux était en grande partie terminée, l'activité de l'ITS s'est concentrée principalement sur la confirmation de l'emprisonnement des survivants (droits à la pension de retraite, paiements de réparations). La raison de ma venue à l'ITS était ma gêne en ce qui concerne «l'obstruction» des archives. Alors que j'avais pu voir sans problème les archives sur Bergen-Belsen de l'*Imperial War Museum* à Londres, celles d'Arolsen n'étaient tout simplement pas accessibles. Je fus d'autant plus surpris lorsque le représentant des archives de l'ITS, après m'être officiellement annoncé par la *Kontaktstelle für Holocaustüberlebende*, a été prêt à me montrer les fonds archivés.

Je pouvais à présent voir de mes propres yeux ce qui m'était resté interdit jusque-là: des archives nominatives avec 20 millions de fiches ou cartes de victimes du national-socialisme, des listes des infirmeries des camps de concentration, des données collectées sur les travailleurs forcés et tout ce que les archives d'Arolsen ont pu rassembler sur les centaines de camps de



concentration et leur commandement. Le directeur de l'ITS, M. Charles Biedermann, m'a expliqué que durant les dernières semaines de guerre, les unités SS ont essayé de détruire le matériel compromettant. On put cependant en sauver encore beaucoup et certaines choses furent même reconstituées. Quand on travaille avec des bases de données électroniques, on oublie que derrière les mégaoctets se cachent des millions de destins. Quand on voit les gigantesques étagères avec des millions de fiches jaunies, c'est différent. On est à nouveau conscient de la singularité de l'Holocauste.

Monsieur Jost, qui m'a guidé à travers les archives, a dit: «Venez, allons donc regarder votre carte». D'une main sûre, il a retiré d'un tiroir un certain nombre de cartes. Il y avait là les cartes de ma mère, de Palko et aussi la mienne. Ensuite, nous avons traversé de longs corridors, il y avait partout des étagères avec du matériel d'archive. Je désirais voir derrière les coulisses et je pus le faire. Souvent je m'arrêtais et demandais: «Et là, il y a quoi là-dedans? ». Il y avait des fiches de travailleurs forcés dans un récipient. Ils devaient acheter des marques adhésives mensuelles pour l'assurance de pension. Il y avait beaucoup de cartes avec les marques adhésives. Et il y avait également une lettre; une demande d'un fidèle membre de parti à la Centrale: «Pour quelle raison les travailleurs forcés ont-ils le droit de participer à une assurance de pension? Nous n'allons tout de même pas encore payer de rente à ces gens, ou bien?». Et joliment soignée, il y avait là la réponse révélatrice de la centrale berlinoise: «Nous n'incluons pas ces personnes dans l'avenir, un jour, ces cotisations seront portées au crédit de nos braves soldats qui se battent au front. Les soldats ne peuvent actuellement pas cotiser, mais ils ne seront pas perdants».

Le directeur de l'ITS, M. Charles Biedermann, m'a expliqué qu'il attendait de grands changements (été 2006), car la Commission internationale de l'ITS allait décider d'une ouverture des archives. À ma question s'il pensait que par là le «throughput» des demandes de renseignements allait s'accélérer, il a répondu par un: «Cela, j'en doute».

Après ma visite à Arolsen, il m'est devenu clair que l'ITS a une tâche complètement différente de celle des autres archives. Je suis mal à l'aise à l'idée que ce «Sanctuaire du monde de l'horreur» soit ouvert à toutes les personnes – historiens, journalistes, écrivains, apologistes de l'Holocauste, négationnistes de l'Holocauste et juristes.

Je n'aimerais pas être inondé de nouvelles instrumentalisées dans la presse de boulevard.

Ces expériences d'Arolsen n'ont à voir que marginalement avec mon histoire de l'Holocauste. Cependant, j'aimerais consigner ici par écrit mon verdict: Mon «Oui» à la création d'une base de données électronique (accessible selon des critères standards), mais mon «Non» à un accès général aux archives.

## 65<sup>E</sup> ANNIVERSAIRE DE LA LIBÉRATION

Les célébrations de la libération de Bergen-Belsen marquent les décalages de la survie fragile d'une tribu d'hommes marqués. Les personnes présentes ne laissent pas transparaître qu'ils sentent que les rangs des survivants directs se clairsemèrent et qu'elles savent que les cérémonies se feront bientôt sans témoins de l'époque.

Les cérémonies officielles sont belles, graves et de bonne qualité. Les allocutions sont correctement choisies et nous montrent – et aussi aux personnes extérieures – qu'on ne permettra plus jamais une répétition de l'Holocauste. La diversité linguistique des personnes présentes est semblable à il y a 65 ans et la sécularité, ainsi que la religiosité, sont présentes de la même façon.

Lors des solennités, nous avons également suffisamment de temps pour les contacts humains. Nous rencontrons de «vieux amis», nous nous embrassons, parlons de sujets de la vie quotidienne et parfois également du passé. Cela manque de toute logique, mais le cercle d'amis s'élargit après chaque rencontre. La dame d'Australie, Hetty Verolme, présente son petit-fils Adam et il explique pourquoi le voyage pour Bergen-Belsen est important pour lui. Hetty survécut en tant que fille de 12 ans dans le block pour enfants. Nous rencontrons Laci Loeb avec sa femme Sheila, de Brighton, et il parle de son nouveau livre (train de Kasztner) et de la traduction allemande. Après que Laci Loeb ait appris que j'avais séjourné dans un institut pour sourds-muets à Budapest, il me rend attentif sur le fait que c'est peut-être le même que celui dans lequel le groupe de Kasztner séjourna avant de sortir de Hongrie.

Nous nous lions d'amitié avec Monsieur Atti d'Italie et parlons des prisonniers de guerre italiens (nous ne savions pas qu'il y avait eu des prisonniers de guerre (POW) à Bergen-Belsen). Des centaines de milliers de POW italiens ont été déportés en Allemagne, et des dizaines de milliers tués. Nous rencontrons Yvonne Koch et son mari. Yvonne (12 ans à



Madame Gring, modératrice de la rencontre «children survivors».



Les «anciens» enfants (à gauche de la photo le «jeune de trois ans»).



Les participantes et participants des «roundtables».

l'époque) a été déportée de Slovaquie à Bergen-Belsen – sans ses parents – et survécut.

D'une certaine manière, je me représente ainsi Anne Frank, si elle avait survécu.

Je ne parlerai pas ici du déroulement des solennités et des discours tenus, cela sortirait du cadre du récit. Au lieu de cela, je veux parler d'une rencontre entre les «enfants de l'époque». Mme Diana Gring, historienne et collaboratrice au mémorial a organisé et animé une «roundtable for children survivors».

Chacun a parlé de sa détention, de la libération et de sa vie d'après. L'homme à gauche de la photographie avait trois ans, ses parents n'ont pas survécu et à présent, des décennies plus tard, il a éprouvé le besoin d'apprendre quelque chose «de l'époque». Il venait à Bergen-Belsen dans l'espoir de rencontrer quelqu'un qui se souvienne de lui. Il portait une fourre en plastique avec sa photographie de l'époque, suspendue autour de son cou.

Nous avons également fait une photo de groupe et pris la décision de nous revoir dans un futur pas trop lointain.

Durant les solennités, il se passa une rencontre avec un historien exceptionnellement importante pour moi. Je décris cette rencontre dans le chapitre suivant. Il s'avéra, de par cette rencontre, que l'image interne de l'histoire de notre famille était inachevée. Cela influença aussi le titre de ce petit livre.

## PAS DE FIN CALME

Jusqu'à récemment, je pensais que l'histoire de notre famille était un chapitre clos. Les plaies sont refermées et les cicatrices ne font plus mal. Je suis parvenu à prendre de la distance avec les événements de la guerre et l'après-guerre et cela sans renier le passé – il est une composante de ma vie. Cela m'était d'autant plus facile, car ma mère – qui aurait eu à présent plus de cent ans – avait développé une attitude similaire.

Mes visites à Bergen-Belsen étaient importantes pour moi et les contacts, ainsi que les rencontres avec la jeune génération, lors des camps d'été, étaient comme une psychothérapie. Aussi bien rationnellement qu'émotionnellement, je dépassais le passé.

J'étais sur le point de terminer ce rapport avec la description des célébrations du 65<sup>e</sup> anniversaire de la libération. Cependant, une rencontre durant les célébrations m'a beaucoup bouleversé et je sais à présent que les blessures sont certes fermées, mais que les cicatrices peuvent toujours à nouveau faire ressentir de la douleur, et pas une douleur fantôme.

C'était peut-être la deuxième journée de notre séjour à Bergen-Belsen (2010), lorsqu'un jeune homme est venu vers moi et a dit: «Je suis historien et j'ai rédigé ma thèse sur le camp de concentration de Ravensbrück». Il a ajouté qu'il connaissait mon nom grâce à la liste d'entrées au camp. Le terme «liste d'entrées» correspond à l'inventaire des personnes qui ont été enregistrées dans les fichiers du camp, après leur arrivée. Nous sommes entrés en conversation:

«Je croyais que les listes d'entrées avaient été détruites», ai-je rétorqué.

«Quelques-unes sont remontées à la surface, entre autres, celle où votre mère et vous-même figurés.

L'historien s'appelle Dr Bernhard Strebel et il vit et travaille à Munich. Nous approfondissions notre discussion et progressivement il m'est devenu clair que Monsieur Strebel n'était pas seulement au courant pour ma mère et moi, qui avons été dans le camp pour femmes,

mais également pour mon frère Palko, qui avait été dans le camp pour hommes.

«Que savez-vous sur mon frère?», lui ai-je demandé.

Il a répondu par une autre question: «L'expression Mitwerda vous dit-elle quelque chose?»

Je savais, grâce aux documents du Service international de recherches à Arolsen, que Mitwerda était un pseudonyme pour l'assassinat des détenus et je savais également que mon frère Palko avait été victime de cette action.

Monsieur Strebel m'a décrit l'action Mitwerda et cela m'a bouleversé. Monsieur Strebel savait aussi que mon frère figurait sur les soi-disant listes de transfert, ce qui veut dire que l'assassinat a été consigné.

Monsieur Strebel m'a promis de m'envoyer une photocopie de la liste d'entrée. Peu après mon retour à Bâle, le petit paquet avec la photocopie des listes de noms arriva. Pour la première fois, je pouvais voir qui était avec nous dans le wagon, qui se trouvait avant et après nous lors de l'enregistrement (attribution des numéros des prisonniers). Et mes yeux sont devenus humides lorsque je pus lire à côté de «Paul Lefkovits»: «transféré à Mitwerda. Date 8 avril 1945». À cette date, nous étions, ma mère et moi, déjà à Bergen-Belsen. C'était une semaine avant la libération.

Je me suis procuré la thèse de Monsieur Dr Strebel – un travail incroyablement bien fait – et tout était là. Des conversations téléphoniques avec lui ensuivirent et l'image se compléta: les chambres à gaz d'Auschwitz ont été fermées en octobre ou novembre 1944 et installées et mises en service à Ravensbrück en janvier 1945 (!). Les chambres avaient été construites de manière «moins professionnelle» et pour cette raison la mort y était plus atroce qu'à Auschwitz. Ainsi a été tué Palko – lui et un garçon de seize ans de Budapest ont été les plus jeunes.

Cela me pousse vers Ravensbrück, à cause de Palko. Inachevé...

## FERMETURE ÉCLAIR DU TEMPS

### ÉVÉNEMENTS MONDIAUX COURTE BIOGRAPHIE

	• <b>23 juillet 1897</b> Mon père Desider Lefkovits naît.
	• <b>25 janvier 1904</b> Ma mère Elisabeth Lefkovits, née Straus, naît.
> <b>1914 – 1918</b>	Première Guerre mondiale.
> <b>11 novembre 1918</b>	Armistice à Compiègne.
> <b>28 octobre 1918</b>	Fondation de la République de Tchécoslovaquie.
> <b>28 juin 1919</b>	Traité de Versailles sur le règlement d'après-guerre en Allemagne.
> <b>4 juin 1920</b>	Traité de paix du Trianon avec la Hongrie.
> <b>30 octobre 1922</b>	Mussolini arrive au pouvoir en Italie.
> <b>1925</b>	Hitler publie Mein Kampf.
	• <b>1<sup>er</sup> mai 1931</b> Mon frère Paul naît.
> <b>30 janvier 1933</b>	Prise de pouvoir d'Hitler.
	• <b>21 janvier 1937</b> Ivan naît.
> <b>12 mars 1938</b>	Rattachement de l'Autriche au Reich allemand.
> <b>29 septembre 1938</b>	Accords de Munich; annexion du territoire des Sudètes.
> <b>2 novembre 1938</b>	Arbitrage de Vienne; annexion du sud de la Slovaquie à la Hongrie.
> <b>9 novembre 1938</b>	Nuit de Cristal.
> <b>14 mars 1939</b>	La Slovaquie proclame son indépendance (Tiso); 27 pays reconnaissent le nouvel état (les USA ne le font pas).
> <b>15 mars 1939</b>	Occupation de la partie tchèque de la Tchécoslovaquie par la Wehrmacht allemande; Protectorat de Bohême-Moravie.
> <b>23 mars 1939</b>	Tiso signe le «traité de protection» avec l'Allemagne.

>	<b>21 juillet 1939</b> Nouvelle constitution de la Slovaquie avec un parti unique (parti de Hlinka).
>	<b>22 juillet 1939</b> Alexandre Mach est nommé commandant de la garde paramilitaire Hlinka.
>	<b>23 août 1939</b> Pacte entre Hitler et Staline.
>	<b>1<sup>er</sup> septembre 1939</b> Début de la Seconde Guerre mondiale; attaque de la Pologne à Gleiwitz.
>	<b>22 juin 1940</b> La France capitule.
>	<b>25 septembre 1940</b> Le Reich allemand, l'Italie et le Japon forment «l'Axe».
>	<b>24 novembre 1940</b> La Roumanie, la Hongrie, la Slovaquie et la Bulgarie adhèrent à «l'Axe».
>	<b>22 juin 1941</b> La Wehrmacht allemande envahit l'URSS.
>	<b>9 septembre 1941</b> Le parlement slovaque introduit le «code juif» composé de 270 lois répressives, qui permit la déportation des Juifs slovaques et qui résulta dans la mise à mort de 70 000 Juifs slovaques. Le «code juif» s'inspirait des lois de Nuremberg; les lois règlementent, entre autres, la définition de «Juif» qui est définie, non pas d'un point de vue religieux, mais à partir de la notion de race; était Juif celui qui avait au moins trois grands-parents juifs.
>	<b>Octobre 1941</b> Le Vatican proteste contre les lois répressives en Slovaquie.
>	<b>1941</b> Première déportation de Juifs de la Slovaquie (de Poprad); pas encore vers l'Allemagne.
>	<b>7 décembre 1941</b> Pearl Harbor; attaque des Japonais; les USA entrent en guerre contre l'Axe; à partir de là, appellation «guerre mondiale».
>	<b>1942</b> Dérogations pour les «Juifs importants économiquement».
>	<b>25 mars 1942</b> Premier convoi dans un camp de concentration allemand et d'autres convois suivent jusqu'en octobre 1942, pour un nombre total de 60 000 Juifs dans les camps de concentration allemands; le gouvernement slovaque paie 500

	reichsmarks pour chaque «déporté» à la trésorerie allemande.
>	<b>Avril 1942</b> Le Vatican proteste contre les déportations; il est dérangeant pour le Vatican que les déportations partent d'un pays présidé par un prêtre catholique.
>	<b>15 mai 1942</b> La citoyenneté slovaque est retirée aux Juifs.
>	<b>Juillet 1942</b> Bataille de Stalingrad.
>	<b>Octobre 1942</b> Les déportations cessent, mais il est déjà trop tard pour 60 000 Juifs; les déportations reprendront après l'insurrection slovaque (voir ci-dessous).
>	<b>Mars 1943</b> Hitler perd la bataille de Stalingrad; il appelle à la «guerre totale».
	<ul style="list-style-type: none"> <li>• <b>5 mars 1944</b> Voyage en train avec Olga R., chez le Dr Ödön Propper, dentiste.</li> <li>• <b>12 mars 1944</b> Mon père arrive à Budapest; il est accueilli dans un hôpital juif.</li> <li>• <b>13 mars 1944</b> Ivan visite son père à l'hôpital.</li> </ul>
>	<b>19 mars 1944</b> La Wehrmacht allemande occupe la Hongrie, Adolf Eichmann commence les déportations une semaine plus tard.
	<ul style="list-style-type: none"> <li>• <b>22 mars 1944</b> Ivan se trouve dans l'institut pour sourds-muets de Budapest.</li> <li>• <b>Env. 8 avril 1944</b> Retour d'Ivan à Prešov.</li> <li>• <b>1<sup>er</sup> mai 1944</b> Dernier anniversaire de Palko vivant.</li> <li>• <b>Mi-mai 1944</b> Palko et Ivan dans un orphelinat à Kremnica.</li> </ul>
>	<b>6 juin 1944</b> Les Alliés débarquent en Normandie avec de lourdes pertes (Omaha Beach).
>	<b>20 juillet 1944</b> Attentat sur Hitler.
	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Début <b>août 1944</b> Palko et Ivan quittent Kremnica et retournent à Prešov.</li> </ul>
>	<b>12 août 1944</b> Insurrection nationale slovaque contre le régime de Tiso.
>	<b>29 août 1944</b> Répression de l'insurrection; toutes les mesures en faveur des soi-disant

«Juifs importants économiquement»	
sont annulées et les déportations vers les camps d'extermination reprennent.	
	<ul style="list-style-type: none"> <li>• <b>Mi-août 1944</b> Hébergement de Palko et d'Ivan dans un orphelinat de Prešov (arrangé par le Père Titus).</li> <li>• <b>11 septembre 1944</b> Ma mère échappe à l'arrestation de la Gestapo et trouve refuge chez Katica Svaton.</li> </ul>
> <b>18 septembre 1944</b> Bombardement de Prešov; l'orphelinat est endommagé.	
	<ul style="list-style-type: none"> <li>• <b>19 septembre 1944</b> Palko et Ivan dans la famille Stracensky.</li> <li>• <b>20 septembre 1944</b> Ma mère trouve une cachette chez Mme Elise.</li> <li>• <b>Mi-octobre 1944</b> Palko et Ivan désormais aussi chez Mme Elise.</li> </ul>
> <b>6 octobre 1944</b> L'armée soviétique libère les premières localités à l'Est de la Slovaquie.	
	<ul style="list-style-type: none"> <li>• <b>Env. 11 novembre 1944</b> Nous sommes arrêtés (ma mère, Palko et moi) par la Gestapo et la Garde Hlinka et détenus dans la prison de Prešov.</li> <li>• <b>Env. 21 novembre 1944</b> Nous sommes déportés vers Ravensbrück.</li> <li>• <b>28 novembre 1944</b> Arrivée à Ravensbrück (mentionnée sur la liste d'entrées);</li> <li>• Ivan et sa mère vont dans le camp des femmes et Palko dans celui des hommes.</li> <li>• <b>Noël 1944</b> à Ravensbrück.</li> </ul>
> <b>19 janvier 1945</b> Prešov est libérée par l'Armée rouge.	
	<ul style="list-style-type: none"> <li>• <b>21 janvier 1945</b> Anniversaire d'Ivan (8 ans) à Ravensbrück.</li> <li>• <b>25 janvier 1945</b> Anniversaire de la mère d'Ivan (41 ans) à Ravensbrück.</li> </ul>
> <b>4 – 11 février 1945</b> Conférence «à trois» de Yalta.	

	<ul style="list-style-type: none"> <li>• <b>Env. 15 février 1945</b> Nous sommes évacués en direction de Bergen-Belsen.</li> <li>• <b>Env. 18 février 1945</b> Marche de la mort de Celle à Bergen-Belsen; arrivée le 22 février.</li> <li>• <b>2 avril 1945</b> Obtention de la dernière ration de nourriture.</li> <li>• <b>4 avril 1945</b> Approvisionnement en eau du camp coupé.</li> <li>• <b>4 avril 1945</b> Palko est tué durant l'action camouflée Mitwerda.</li> </ul>
> <b>15 avril 1945</b> Libération de Bergen-Belsen par l'armée britannique.	
	<ul style="list-style-type: none"> <li>• <b>17 avril 1945</b> Distribution de l'eau installée et premier verre d'eau reçu depuis 13 jours.</li> <li>• <b>21 avril 1945</b> Le lazaret est aménagé dans l'ancien centre de formation SS.</li> <li>• <b>22 avril 1945</b> Transfert au lazaret.</li> <li>• <b>27 avril 1945</b> Bergen-Belsen est incendié.</li> </ul>
> <b>30 avril 1945</b> Suicide de Hitler.	
> <b>8 mai 1945</b> Fin de la Seconde Guerre mondiale.	
> <b>19 mai 1945</b> Le Dr Eduard Benes est élu président de la République tchécoslovaque.	
	<ul style="list-style-type: none"> <li>• <b>7 juillet 1945</b> Notre départ de Bergen-Belsen.</li> <li>• <b>14 juillet 1945</b> Retour en Tchécoslovaquie; Pilsen, Prague, Bratislava, Prešov.</li> </ul>
> <b>17 juillet 1945</b> Conférence de Potsdam sur la démilitarisation et la dénazification de l'Allemagne.	
	<ul style="list-style-type: none"> <li>• <b>16 – 17 juillet 1945</b> Nuitée au YWCA de Prague.</li> <li>• <b>Env. 19 juillet 1945</b> Nuitée à Bratislava.</li> <li>• <b>Env. 23 juillet 1945</b> Arrivée à Prešov et nuitée chez Magda à la rue Svätoplukova 11.</li> <li>• <b>Août 1945</b> Appartement à la rue Stalinova 61.</li> </ul>
> <b>6 et 9 août 1945</b> Hiroshima, Nagasaki; capitulation sans condition du Japon.	
	<ul style="list-style-type: none"> <li>• <b>3 septembre 1945</b> Pris dans la classe de troisième primaire.</li> </ul>
> <b>15 avril 1947</b> l'ancien président slovaque Tiso est condamné à mort.	

> <b>20 février 1948</b> Prise de pouvoir communiste de la République de Tchécoslovaquie.	
> <b>2 juin 1948</b> Le Président Benes démissionne.	
	<ul style="list-style-type: none"> <li>• <b>Février 1949</b> Arrivée à Prague (où ma mère a suivi Gabriel Sommer); deuxième mariage de ma mère.</li> </ul>
> <b>1952</b> Procès-spectacle contre Slansky et d'autres personnes avec 11 peines de mort à la clé.	
> <b>Mars 1953</b> Mort de Joseph Visarionovic Staline et de Klement Gottwald.	
> <b>Octobre 1956</b> Insurrection hongroise.	
	<ul style="list-style-type: none"> <li>• <b>Octobre 1956</b> Formation universitaire.</li> <li>• <b>1961</b> Formation universitaire en M. Sc. terminée.</li> <li>• <b>1961</b> Réussit le concours pour à l'Académie, refus de débiter une nouvelle affectation d'emploi (umistenka).</li> <li>• <b>1961</b> Début en tant que chimiste à Rajec n. Saz. (affectation d'emploi d'État).</li> <li>• <b>1962</b> Sept mois de service militaire.</li> <li>• <b>Octobre 1962</b> Académie des Sciences.</li> <li>• <b>10 octobre 1962</b> J'épouse ma collègue d'étude Hana.</li> <li>• <b>15 mars 1963</b> Naissance de notre fils Michael.</li> <li>• <b>Février 1965</b> Bourse d'études Unesco-Euratom, séjour à Naples.</li> <li>• <b>Octobre 1967</b> Soutenance de thèse; doctorat.</li> <li>• <b>Novembre 1967</b> Institut Paul-Ehrlich à Francfort.</li> </ul>
> <b>1968</b> Printemps de Prague.	
> <b>21 août 1968</b> Répression du Printemps de Prague.	
	<ul style="list-style-type: none"> <li>• <b>Automne 1968</b> Proposition de Jernes de participer à l'Institut de Bâle en tant que membre fondateur.</li> <li>• <b>Avril 1969</b> Début de l'ère bâloise, membre fondateur de l'institut bâlois pour l'immunologie.</li> <li>• <b>1979</b> Privat-docent à l'Université de Marbourg.</li> </ul>
> <b>1989</b> Fin du régime communiste en Tchécoslovaquie.	

	<ul style="list-style-type: none"> <li>• <b>1990</b> Premier voyage dans la Tchécoslovaquie libre.</li> <li>• <b>1991</b> Professeur à l'Université de Marbourg.</li> <li>• <b>1992</b> Ma mère commence la rédaction de ses mémoires; je voyage à Londres et me procure des photos et autres documents sur Bergen-Belsen à l'Imperial War Museum.</li> <li>• <b>1992</b> Mon fils épouse sa collègue d'études Heidi.</li> <li>• <b>1993</b> Parution des mémoires de ma mère aux Éditions Chronos.</li> <li>• <b>5 août 1994</b> Ma mère décède.</li> </ul>
> <b>15 avril 1995</b> 50 <sup>e</sup> anniversaire de la libération du camp de concentration de Bergen-Belsen.	
	<ul style="list-style-type: none"> <li>• <b>1997</b> Séjour sabbatique à la Sir William Dunn School of Pathology à Oxford.</li> <li>• <b>Avril 2000</b> Participation au 55<sup>e</sup> anniversaire de la libération; visites régulières à Bergen-Belsen à l'occasion du programme des jeunes de l'UCJG et de «Oral history».</li> <li>• <b>Juin 2000</b> Hoffmann-La Roche Bâle décide de fermer l'Institut (pour janvier 2002).</li> <li>• <b>Décembre 2000</b> Naissance de notre premier petit-fils, Felix.</li> <li>• <b>Janvier 2002</b> Retraité de l'Institut d'immunologie de Bâle.</li> <li>• <b>Janvier 2002</b> Fondation du groupe de protéomique à l'Hôpital universitaire de Bâle.</li> <li>• <b>Avril 2005</b> 60<sup>e</sup> anniversaire de la libération.</li> <li>• <b>Avril 2005</b> Rencontre d'Yvonne Koch et Ladislaus Loeb à Bergen-Belsen.</li> <li>• <b>Novembre 2005</b> Naissance de notre petite-fille Sophie.</li> </ul>
> <b>15 avril 2010</b> 65 <sup>e</sup> anniversaire de la libération.	



DOCUMENTS DE RAVENSBRÜCK ET DE BERGEN-BELSEN

Südwärtstransport Nr. 128  
 von 28.11.1944 aus Ravensbr./Slodak.

Nr.	Nachname	Vorname	geb.	polit.	Nr.	Land
1.	Wessanwig	Henriette	10.7.32	polit.	88 709	Slowak. Fädin
2.	Wessanwig	Georg	30.11.37	polit.	88 710	" "
3.	Klmaschy	Rosa geb. Nagy	4.8.15	"	88 711	Ungaria "
4.	Katscher	Elith geb. Freund	14.12.10	"	88 712	Slowak. "
5.	Katscher	Stefan	22.9.38	"	88 713	" "
6.	Katscher	Steinmann, Karolina	24.8.72	"	88 714	" "
7.	Schmer	Fried, Elea	30.1.02	"	88 715	" "
8.	Janoikova	Geidench, Anna	7.3.86	"	88 736	" "
9.	Bleuer	Radway, Margit	28.2.00	"	88 737	" "
10.	Bleuer	Gabriele	27.12.00	"	88 738	" "
11.	Bleuer	Juliana	26.2.40	"	88 739	" "
12.	Reasel	Scharmann, Irene	27.1.05	"	88 740	" "
13.	Lefkovits	Strauss, Elisabeth	5.1.04	"	88 742	" "
14.	Lefkovits	Ivan	21.7.37	"	88 742	" "
15.	Stern	Altmann, Idmar	13.2.20	"	88 743	" "
16.	Stern	Rosa	14.8.42	"	88 744	" "
17.	Weisshaus	Grün, Helena	18.1.00	"	88 745	" "

Extraits de la liste d'entrées du 28 novembre 1944 à Ravensbrück. Sous les numéros 13 et 14 sont inscrits les noms d'Elisabeth et d'Ivan Lefkovits.

Nr.	Häftl.	Häftart	Zuname	Vorname	geb.	Bemerkungen
12468	Jud/Slow.		Grimwald	Leopold	7. 2. 16	Slow - 3. März 1945
12469	Jud/Slow.		Stahl	Filip	30. 4. 06	Slow - 4. April 1945
12470	Jud/Slow.		Klein	Belo	2. 2. 94	Slow - 7. Feb. 1945
12471	Jud/Slow.		Kirschner	Eugen	30. 4. 02	Slow - 20. Jan. 1945
12472	Polit/Slow.		Salentschar	Paul	12. 6. 14	
12473	Polit/Slow.		Kleben	Johann	25. 2. 28	Slow - 3. März 1945
12474	Polit/Slow.		Uhrin	Ondrej	25. 11. 08	Slow - 3. März 1945
12475	Jud/Slow.		Zuckerkanal	Zoltan	15. 8. 28	Slow - 3. März 1945
12476	Jud/Slow.		Friedmann	Josef	2. 2. 10	
12477	Jud/Slow.		Lefkovitsch	Paul	1. 5. 39	Slow - 4. April 1945
12478	Polit/Slow.		Poscheroka	Andrei	20. 10. 25	

Paul Lefkovits est enregistré sous le numéro 12477 dans le camp des hommes de Ravensbrück. La note «Mitwerda» du 4 avril 1945 était la directive de mise à mort dans la chambre à gaz.

ALLIED EXPEDITIONARY FORCE  
 D. P. INDEX CARD  
 B 00089021  
 1. (Registration number) 16-29306-1  
 LEFKOVITS IVAN  
 2. (Family name) (Other given names)  
 N. O. Lefkovits Ivan  
 3. (Signature of holder) D. P. 1

STRAVOVÁNÍ REPATRIANTŮ  
 Jméno: Lefkovic Ivan  
 Narodil: 21.7.37  
 Císlo: 1069  
 Jídlo na cestu  
 Pozn.:  
 Tuto legitimace požívá platnosti, není-li pevně spojena s registračním průkazem, který si každý musí opatřit nejpozději do 24 hodin po příjezdu na repatriačním odboru ministerstva ochrany práce a sociální péče v Praze II, Hyberbáská 2.

Documents de la période après la libération. Carte d'identité établie par le commandement britannique. Enregistrement pour le trajet de retour depuis Bergen-Belsen et tickets-repas.

ČESKOSLOVENSKÝ REPATRIAČNÍ ÚRAD  
 ЧЕХОСЛОВАКЦИЙ РЕПАТРИАЦИОННЫЙ ОРГАН  
 CZECHOSLOVAK REPATRIATION OFFICE  
 Jméno a příjmení: Lefkovic Ivan  
 Datum, místo narození: 21.7.1937  
 Povolání: Ukárměnice  
 Bergen - Belsen

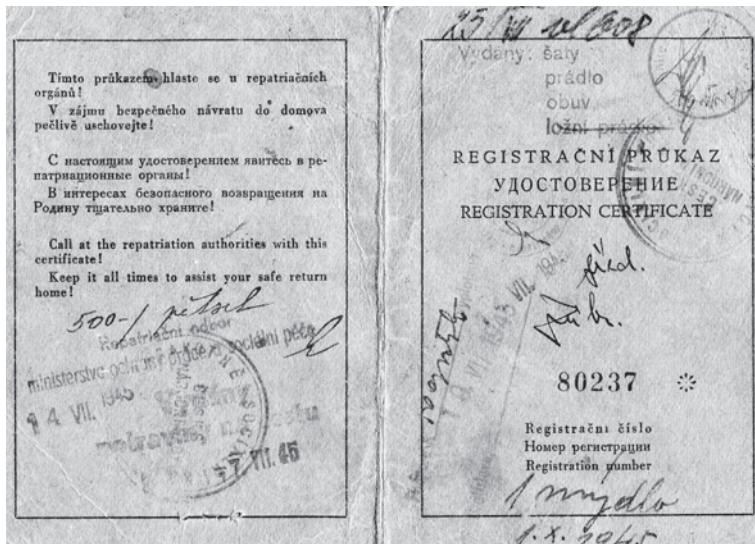
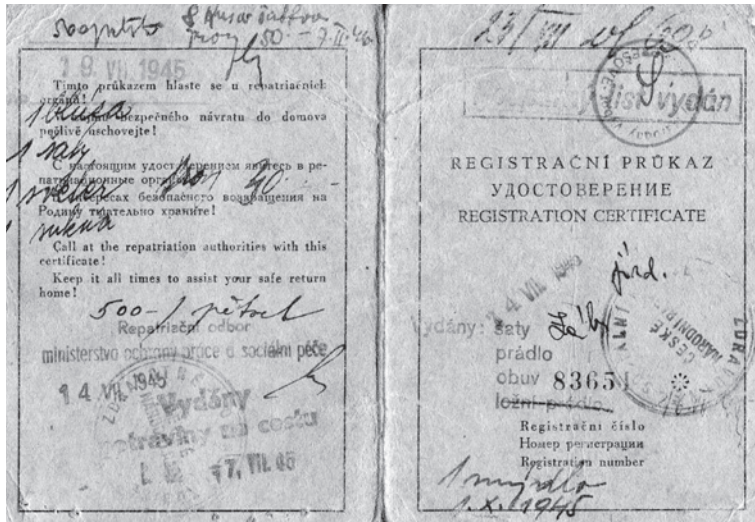
ČESKOSLOVENSKÝ REPATRIAČNÍ ÚRAD  
 ЧЕХОСЛОВАКЦИЙ РЕПАТРИАЦИОННЫЙ ОРГАН  
 CZECHOSLOVAK REPATRIATION OFFICE  
 Jméno a příjmení: Lefkovic Ivan  
 Datum, místo narození: 21.7.1937  
 Povolání: Právník  
 Bergen - Belsen

Místo určení: Právník  
 Vlastnoruční podpis: M. Hameláček Lefkovic  
 Y 14. VII. 1945  
 N 15. VII. 1945

Místo určení: Právník  
 Vlastnoruční podpis: Ivan Lefkovic  
 Y 14. VII. 1945  
 N 15. VII. 1945

Carte de rapatriement datant du 14 juillet 1945. Les cartes de rapatriements étaient munies de beaucoup de tampons et d'annotations: vêtements, pulllover, sous-vêtements, chaussures, savon, provisions de route et 500 couronnes en argent liquide. Les dates sont importantes comme aide-mémoires pour les étapes du retour: 14 juillet, 17 juillet, 23 juillet 1945.





Verso de la carte de rapatriement avec diverses inscriptions.

**ORDER FOR BLACK AND WHITE PHOTOGRAPHS**  
Imperial War Museum  
17 Colindale Avenue, London NW9 4EQ Telephone 071-410 5333 Fax 071-410 5379  
Please send all forms with remittance to the Keeper of the Department of Photographs

Magazine number	Order number	Subject	Quantity	Size	Order name	Cost
80	2542					
	2543					
	2544					
	2545					
	2546					
	2547					
	2548					
	2549					
	2550					
	2551					
	2552					
	2553					
	2554					
	2555					
	2556					
	2557					
	2558					
	2559					
	2560					
	2561					
	2562					
	2563					
	2564					
	2565					
	2566					
	2567					
	2568					
	2569					
	2570					
	2571					
	2572					
	2573					
	2574					
	2575					
	2576					
	2577					
	2578					
	2579					
	2580					
	2581					
	2582					
	2583					
	2584					
	2585					
	2586					
	2587					
	2588					
	2589					
	2590					
	2591					
	2592					
	2593					
	2594					
	2595					
	2596					
	2597					
	2598					
	2599					
	2600					
	2601					
	2602					
	2603					
	2604					
	2605					
	2606					
	2607					
	2608					
	2609					
	2610					
	2611					
	2612					
	2613					
	2614					
	2615					
	2616					
	2617					
	2618					
	2619					
	2620					
	2621					
	2622					
	2623					
	2624					
	2625					
	2626					
	2627					
	2628					
	2629					
	2630					
	2631					
	2632					
	2633					
	2634					
	2635					
	2636					
	2637					
	2638					
	2639					
	2640					
	2641					
	2642					
	2643					
	2644					
	2645					
	2646					
	2647					
	2648					
	2649					
	2650					
	2651					
	2652					
	2653					
	2654					
	2655					
	2656					
	2657					
	2658					
	2659					
	2660					
	2661					
	2662					
	2663					
	2664					
	2665					
	2666					
	2667					
	2668					
	2669					
	2670					
	2671					
	2672					
	2673					
	2674					
	2675					
	2676					
	2677					
	2678					
	2679					
	2680					
	2681					
	2682					
	2683					
	2684					
	2685					
	2686					
	2687					
	2688					
	2689					
	2690					
	2691					
	2692					
	2693					
	2694					
	2695					
	2696					
	2697					
	2698					
	2699					
	2700					

For office use only  
Date: 10. 3. 45  
Amount: 100.00  
Stamp: [ ]  
Envelope (P): [ ]  
Invoice: [ ]  
Evaluation: [ ]  
Dispatched by: [ ]  
Date: 10. 3. 45  
Total value of order: 35.00  
Postage and packing (see correct price list): 3.50  
Total amount enclosed (original only): 38.50  
Name: DR. IVAN LEFKOVITS  
Address: BRNO, BUREŠOVA  
Telephone Number: (51) 181 192618  
Date: 10. 3. 45

Commande des documents photographiques à l'Imperial War Museum.

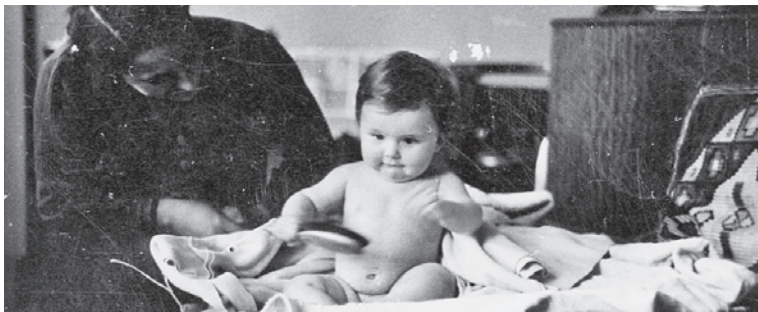
MA FAMILLE



Mes grands-parents du côté de ma mère (Sigmund et Anna Strausz).



Mes parents avec Palko (avant que je sois né). Ma mère avec Palko et moi.



Ivan bébé au bain.



Arthur Wollner, Grand-mère Anna, Eva Wollner et ma mère (à droite).



Arthur Wollner, mon père, ma grand-mère Anna et Eva Wollner.





Un monde intact à la fin des années vingt. Excursion entre amis; ma mère deuxième depuis la gauche.



Société académique: juristes et docteurs; mon père au deuxième rang, troisième depuis la droite.

CRÉATION DES MÉMOIRES DE MA MÈRE

Il est exact que ma mère a écrit ses mémoires pour son petit-fils, mon fils. Mais il est aussi vrai qu'une partie de ses notes avait déjà été réalisée plus tôt, dans un contexte tout à fait différent.

Cela a commencé lorsque Pista Weislowitz en Israël a demandé à ma mère de raconter quelque chose sur sa famille. La famille Weislowitz était très proche de la nôtre avant la guerre et Pista avait été un bon ami de mon frère.

Dans la famille Weislowitz, seul Pista a survécu à l'Holocauste et je raconterai son histoire ailleurs. Il suffit de relever ici, que l'armée soviétique s'est emparée de Pista, qui avait alors 14 ans, à Budapest et que le commandant l'a incorporé dans son unité en tant qu'interprète. Pista reçut un chic uniforme fait sur mesure et a assisté à la dernière phase de la guerre dans l'armée soviétique et est entré dans sa ville natale de Prešov avec le premier Panzer soviétique.

Après la création de l'État d'Israël, il a émigré en Israël. Il est devenu journaliste, un ami dévoué de l'Union soviétique et a souvent informé tendancieusement, mais cela appartient à un autre récit.

Pista a rendu visite à ma mère et désirait des informations sur sa famille et son passé. Ma mère lui a raconté, des heures durant, des histoires sur ses parents, sur la vieille Prešov et naturellement sur Palko et notre destin.

Pista resta en contact écrit avec ma mère et cette dernière a utilisé certaines des notes destinées à Pista pour ses mémoires. Il y a quelques semaines, c'est-à-dire alors que je préparais ce cahier, Pista est mort en Israël suite à une insuffisance cardiaque. Il était du même âge que mon frère Palko.

Cette photographie a été prise durant l'hiver 1991 à Lenk (Oberland bernois) lors de la rédaction des mémoires.

L'édition privée eut un tirage de seulement 50 exemplaires. Un exemplaire trouva le chemin jusqu'à la *Basler Zeitung*, où l'histoire de l'Ho-



locaste, mais également de la création des mémoires, a été décrite. Quelques jours plus tard, la maison d'édition Chronos s'est annoncée, a demandé une copie et a publié les mémoires.

La librairie Jäggi à Bâle a organisé une belle mise en scène pour la vitrine. Le livre eut de bonnes critiques et a été discuté dans de nombreux journaux quotidiens et hebdomadaires. Il a aussi été accueilli au sein de la librairie officielle du mémorial de Bergen-Belsen.

Les mémoires ont été traduits en plusieurs langues et une version courte a été publiée en Russie et en Israël.

Prešov, ville natale et lieu d'activité de ma mère, l'a honorée par diverses actions. En outre, ma mère a été honorée par une distinction







Schweiz	Basel Zeitung, Oktober 1993
Österreich	Basel Zeitung, Dezember 1993
Deutschland	Baseler Zeitung, März 1994
USA (auf Deutsch)	Baseler Zeitung, März 1994
	Frankfurter Allgemeine Zeitung, April 1994
	Yvesburger Nachrichten, April 1994
	Frauenbuchladen, April 1994
	Der Landbote (kulturelle Beilage), April 1994
	Referenten Forum, Juni 1994
	Der Klause Bund, Juli 1994
	Berner Zeitung, August 1994
	Israelitisches Wochenblatt, August 1994
	Der Schweizer Beobachter, Oktober 1994
	Aufbau, New York, November 1994
	Jüdische Rundschau, Januar 1995
	Das Historisch-Politische Buch, Kiel, November 1995
	Friedberger Beobachter, Januar 1996
United Kingdom	Jewish Quarterly, December 1996
	Jewish Chronicle, Januar 1996
Slovenko	Dominio ešaki, Kotice, Januar 1996
	Prava, Bratislava, April 1996
	Kolona revui, Bratislava, Mai 1996
	ohne Quellenangabe, 1996
Česka Republika	Roz chodec, Prag, Februar 1996
Italia	Ha Kailah, Torino, Februar 1997
Israel	Vesti, Eilat, Israel, Juni 1996
Russia	Voprosy Istorii, Moskau, Juli 1997



toute spécifique – une illustration de calendrier en pleine page (mois de septembre 1994) du pharmacien le plus important de la Slovaquie. Sur «sa» page est représentée la couverture du livre de ses mémoires sur l'Holocauste.

Depuis l'édition allemande des mémoires, 17 années se sont écoulées. Ma mère serait heureuse de savoir que, aujourd'hui encore, ses mots sont entendus et que la génération d'après – ses arrières petits-enfants, Felix et Sophie – connaîtra l'histoire de la famille.



Ivan Lefkovits, Bâle 2008.

## IVAN LEFKOVITS

### BERGEN-BELSEN VOLLENDET – UNVOLLENDET

Angereichert durch Auszüge aus Interviews, Zitaten aus Dokumenten, Abbildungen und einer Zeittafel, ist Ivan Lefkovits' Buch ein reichhaltiges und komplexes Werk, Erzählung und Dokumentation zugleich. Diese Darstellungsweise macht deutlich, dass die Frage nach der Art und Weise, wie über den Holocaust gesprochen werden soll, ebenso wichtig ist wie die Frage nach den Inhalten.

Ivan Lefkovits wurde in Presov (damals Tschechoslowakei, heute Slowakei) geboren. Als seine Mutter und er in Bergen-Belsen befreit wurden, war er acht Jahre alt. Die Aufzeichnungen seiner Mutter Elisabeth erschienen 1993 – 1994 in Buchform («Ihr seid auch hier in dieser Höhle?», Chronos). Ihr Sohn schildert den Werdegang dieses Buches. Für sich selbst hat er sich dazu entschlossen, die Geschichte der Verfolgung seiner Familie durch eine Drittperson erzählen zu lassen, auf der Grundlage von Interviews. Die Historikerin Zamira Angst hat die ersten acht Lebensjahre von Ivan Lefkovits aufgezeichnet.

Die Familie Lefkovits – bestehend aus dem Vater Desider, Zahnarzt, der Mutter Elisabeth, Apothekerin, und den beiden Söhnen Paul, genannt «Palko», und Ivan – entging zwar der ersten Deportationswelle von 1942, bekam jedoch die Auswirkungen der Arisierung mit voller Wucht zu spüren.

Anfang 1944 erwogen sie eine Flucht nach Ungarn. Ivan und sein Vater trafen in Ungarn ein, noch ehe die Deutschen das Land besetzten. Ivan sah seinen Vater zum letzten Mal, bevor er nach Presov zurückkehren konnte. Im Oktober 1944 wurden Ivan, seine Mutter und sein Bruder verhaftet und nach Ravensbrück deportiert. Während Ivan bei seiner Mutter bleiben durfte, kam sein dreizehnjähriger Bruder Palko ins Männerlager.

Im Februar 1945 wurden Ivan und seine Mutter zu Fuss nach Bergen-Belsen getrieben. Überall lagen Leichen umher, Hunger und Apathie waren allgegenwärtig. Zufällig trafen sie Ilka, Elisabeths Schwester. Der Titel für ihre veröffentlichten Memoiren geht auf diese unerwartete Begegnung zurück.

Anfang April gab es zum letzten Mal etwas zu essen und zu trinken; am 15. April befreiten die Briten das Lager. Später feierten Ivan und seine Mutter jedes Jahr die Befreiung, aber erst zwei Tage später, am 17. April – am Tag, an dem Ivan erstmals wieder einen Schluck Wasser trinken konnte. Nach zwei Monaten Rekonvaleszenz in einem Lazarett traten sie die Rückreise nach Presov an.

Nach ihrer Rückkehr erfuhren sie, dass Palko und sein Vater umgekommen waren. Aber erst im Sommer 2010 brachte die Begegnung mit dem Historiker Bernhard Strebel neue Erkenntnisse und ermöglichte ihm, einen Schlusspunkt zu setzen und seinem Buch einen passenden Titel zu geben. Palko starb am 4. April 1945 als jüngstes Opfer der Vernichtungsaktion im Männerlager von Ravensbrück.

Im Jahre 1992 reiste Ivan Lefkovits nach London, um Bildmaterial für das Buch seiner Mutter zusammenzutragen. Im Imperial War Museum konnte er die von den britischen Truppen gedrehten Filme über die Befreiung des Lagers Bergen-Belsen sichten. In seinem Buch sind ca. 30 Aufnahmen aus der Filmdokumentation abgebildet; diese Aufnahmen ergänzen den Bericht, der ausgehend von seinen Erinnerungen verfasst worden ist.

In Presov wurde Ivan Lefkovits 1945 eingeschult, musste aber immer wieder zur Kur in die Hohe Tatra gehen. Vier Jahre später übersiedelte er nach Prag, wo er Chemie studierte. Er verbrachte zwei Jahre in Neapel im Rahmen des Programms Euratom (1965–1967). Inzwischen hatte er seine Studienkollegin Hana geheiratet; ihr Sohn Michael kam zur Welt. Im Oktober 1967 verliess die Familie für immer die Tschechoslowakei und liess sich vorübergehend in Frankfurt nieder, wo sie auf eine Einreisegenehmigung für die USA warteten.

Es sollte jedoch ganz anders kommen. Anfang 1969 bot man ihm an, bei der Entstehung eines neuen Instituts für Immunologie in Basel mitzuwirken. Er nahm dieses Angebot an und war bis zur Pensionierung in diesem Institut tätig. Er liess sich mit seiner Familie in der Nähe von Basel nieder und nahm seine Mutter und deren neuen Mann bei sich auf.

Im Jahre 1995 nahm Ivan Lefkovits die Einladung zu den Feierlichkeiten im Zusammenhang mit dem 50. Jahrestag der Befreiung von Bergen-Belsen an. Dieser erste Besuch ist im Buch durch eine Reihe von Fotos dokumentiert. Auf dem Lagergelände konnte er sich zunächst nicht orientieren, bis er die Reste des Feuerlöschbeckens erblickte, an das er sich erinnerte. In dem Gedenkbuch entdeckte er seinen Namen und denjenigen seiner Mutter. Später ist er immer wieder dorthin zurückgekehrt, um als Zeitzeuge im Rahmen der CVJM-Sommercamps vor Jugendlichen zu sprechen. Mehrere Erfahrungsberichte von Teilnehmern sind im Buch abgedruckt.

Im Sommer 2006, bei einer seiner Reisen nach Bergen-Belsen, machte er in Bad Arolsen halt. Er beabsichtigte, im Millionen Karteien umfassenden Archiv des Internationalen Suchdienstes nach Spuren seiner Familie zu suchen. Die geplante Öffnung des Archivs und seiner Karteikarten erfüllt ihn mit Skepsis: «Wenn man mit elektronischen Datenbanken arbeitet, vergisst man, dass sich hinter den Megabytes Millionen Schicksale verstecken. Wenn man die riesigen Regale mit Millionen vergilbten Karteikarten sieht, ist es anders. Man wird sich nochmals der Singularität des Holocaust bewusst.»

## IVAN LEFKOVITS

BERGEN-BELSEN,  
ACCOMPLISHED – UNACCOMPLISHED

Ivan Lefkovits' book is made of narration, dialogue, excerpts from documents, photographs and a chronological overview. This richness and complexity reveals that the question «how to talk about it?» is just as important and just as difficult as finding an answer to the question «what to say?».

Born in Presov (Czechoslovakia, now Slovakia) Ivan Lefkovits was 8 year old when he was liberated from Bergen-Belsen with his mother Elisabeth, whose memoirs were published in 1993–1994 («Ihr seid auch hier in dieser Hölle?», Chronos). This is her son's account of how her memories originated. For his part, he wanted a third-person narrative mode, based on interviews. Zamira Angst, a historian, relates the first eight years in the life of Ivan Lefkovits.

The Lefkovits family (father Desider, a dentist, mother Elisabeth, a pharmacist, and their two sons, Paul, or «Palko», and Ivan) eluded the first wave of deportation, but the aryanization policy hit them hard. In early 1944, they saw an opportunity to escape to Hungary. Ivan and his father left for Hungary before the Germans arrived in March 1944. Ivan saw his father for the last time and was able to return to Presov. In November 1944, the family was arrested and deported to Ravensbrück. Ivan was allowed to stay with his mother; whereas his brother Palko, aged 13, was placed in the men's camp.

In February 1945, Ivan and his mother were evacuated and had to walk all the way to Bergen-Belsen. Everywhere piles of dead bodies were lying around, hunger and apathy reigned. But then they met Ilka, Elisabeth's sister, whose first words later gave the title to her book. They were given food and drink for the last time at the beginning of April. On April 15<sup>th</sup>, 1945, British forces liberated Bergen-Belsen. For Ivan and his moth-

er, though, the key date – the anniversary of which they will commemorate every year – remains April 17<sup>th</sup>, that is, the day they saw the first drop of water. After recovering for two months in a convalescent home they returned to Presov.

It was not until then that they learned that Palko and his father had died. However, the exact and documented circumstances of Ivan brother's death at Ravensbrück were not revealed to him until the summer of 2010, when he met Bernhard Strebel, a historian. Palko was put to death on April 4<sup>th</sup>, 1945, the youngest victim of the killings in the men's camp at Ravensbrück.

In 1992 Ivan Lefkovits visited the Imperial War Museum in London, to gather documents for his mother's planned book. He stayed there for three days and viewed the films made by the British at Bergen-Belsen in 1945. At least thirty photo cuts of these films are reproduced in his book and given a caption. Their purpose is to provide historical evidence to support his narration based on his memories.

Back in Presov in 1945, Ivan Lefkovits resumed school. Occasionally he had to take time off school for recovery stays in the mountains. He moved to Prague 4 years later. He studied chemistry and lived in Naples for two years (1965–1967) in the context of the Euratom's programme. In the meanwhile he was married to his former fellow student Hana and they had a son, Michael. In October 1967 the family left Czechoslovakia for good and settled down in Frankfurt, waiting to emigrate to the United States.

In the end though, another destiny lay in wait for Ivan Lefkovits. Early in 1969, he was offered the opportunity to be one of the founders of the Basel Institute for Immunology. He accepted the proposal and worked at the Institute until his retirement. Ivan Lefkovits and his family live near Basel; Elisabeth Lefkovits and her new husband, Gabriel Sommer, came to stay with them.

In 1995 Ivan Lefkovits was invited to the ceremony commemorating the 50<sup>th</sup> anniversary of the liberation of Bergen-Belsen. It was his first visit



to the former concentration camp since the end of the war – many photographs of this visit can be seen in the book – and he couldn't orientate himself, until he detected the remnants of the fire-extinguishing water basin that he remembered. In the «Memorial book» he discovered both his mother's name and his own. In the following years he would return to Bergen-Belsen frequently to bear witness before YMCA summer camp participants. Several of these young participants' impressions can be found in the book.

In 2006, during one of his journeys to Bergen-Belsen, he stopped over in Bad Arolsen. Among millions of case files of the International Tracing Service he wished to find some traces of his own family. However, the recent efforts to open these Archives to the public as well as the establishment of databases are viewed with scepticism by Ivan Lefkovits: «When you work with electronic databases you forget that millions of individual destinies are hidden behind megabytes. On the other hand, when you see huge shelves with millions of files and folders, that is different. You become yet again aware of the singularity of the Holocaust.»

## ANNEXES

- <sup>1</sup> Le 14 mars 1939, la Slovaquie déclare son indépendance. De ce fait, le destin lui épargne un renversement, ainsi qu'une privation totale des droits jusqu'en 1944. La marge de manœuvre de la République était cependant limitée et sa survie n'était assurée que par sa dépendance politique, ainsi qu'économique à l'Allemagne. L'État ne pouvait exister que dans la mesure où il était utile au gouvernement allemand. Voir R. Schönfeld, *Slowakei: Vom Mittelalter bis zur Gegenwart*, Regensburg, 2000, pp. 100 – 129.
- <sup>2</sup> L'aryanisation signifie l'expropriation nazie des Juifs et le transfert de leurs biens en possession «aryenne»; dans un sens plus large, le terme se réfère à l'éviction des Juifs de leurs professions et de la vie publique dans son ensemble.
- <sup>3</sup> Étant donné qu'Elisabeth Lefkovits était pharmacienne de profession, la famille a été classée comme «économiquement importante» et a échappé à la principale déportation de 1942. Voir E. Sommer-Lefkovits, *Ihr seid Auch hier in dieser Hölle?* Zurich, Chronos, 1994, p. 15.
- <sup>4</sup> Voir *ibid.*, p. 21 et p. 23.
- <sup>5</sup> Voir *ibid.*, p. 23.
- <sup>6</sup> La Hongrie essaya de se défaire de ses liens avec l'Allemagne au plus tard après la défaite de l'Allemagne à Stalingrad. Par le débarquement des Alliés en Italie et la rupture dans l'Axe Allemagne-Italie que cela engendra, ainsi que par l'avancée rapide de l'Armée rouge, la Hongrie devint une position militaire et économique importante que l'Allemagne ne pouvait, en aucun cas, abandonner. Afin que la Hongrie ne puisse pas poignarder les Allemands dans le dos, les troupes allemandes occupèrent les terres autrefois alliées. L'opération se déroula sous le nom de code Margarethe. La souveraineté de la Hongrie a ainsi été abolie. Les Allemands ont renoncé à une administration militaire, car une volonté suffisamment grande de collaborer prévalut. Voir P. Durucz, *Ungarn in der auswärtigen Politik des Dritten Reiches 1942–1945*, Göttingen, 2006, pp. 159–174 et Bundesarchiv (éd.), *Europa unterm Hakenkreuz. Die Okkupationspolitik des deutsche Faschismus in Jugoslawien, Griechenland, Albanien, Italien und Ungarn (1942–1945)*, Berlin & Heidelberg, 1992, pp. 94–101.
- <sup>7</sup> Voir E. Sommer-Lefkovits, *Ihr seid Auch hier in dieser Hölle?*, 1994, p. 23.
- <sup>8</sup> Voir le chapitre: 65<sup>e</sup> anniversaire de la libération.

- <sup>9</sup> Après les principales déportations de 1942, une «purge finale» a été réalisée après la répression de l'insurrection nationale slovaque. Il n'y avait, à cette époque, déjà presque plus aucun Juif dans le pays. Voir E. Sommer-Lefkovits, *Ihr seid Auch hier in dieser Hölle?*, 1994, p. 15.
- <sup>10</sup> Voir *ibid.*, pp. 15 – 18.
- <sup>11</sup> Voir *ibid.*, p. 29.
- <sup>12</sup> La Garde Hlinka (Hlinkova garda en slovaque) était, entre 1938 et 1945, l'association paramilitaire du parti populaire slovaque Hlinka-Parti de l'Unité nationale slovaque; elle a été nommée d'après l'ancien président Andrej Hlinka.
- <sup>13</sup> Voir E. Sommer-Lefkovits, *Ihr seid Auch hier in dieser Hölle?*, 1994, pp. 30 – 31.
- <sup>14</sup> Voir *ibid.*, pp. 32 – 33.
- <sup>15</sup> Voir le chapitre: 50<sup>e</sup> anniversaire de la libération.
- <sup>16</sup> Voir le chapitre: Pas de fin calme.
- <sup>17</sup> Voir E. Sommer-Lefkovits, *Ihr seid Auch hier in dieser Hölle?*, 1994, p. 51.
- <sup>18</sup> Voir le chapitre: Pas de fin calme.
- <sup>19</sup> Voir E. Sommer-Lefkovits, *Ihr seid Auch hier in dieser Hölle?*, 1994, pp. 80 – 81.
- <sup>20</sup> Voir le chapitre sur Klari Fischer: «Oui, elle vit», je répons; et voir E. Sommer-Lefkovits, *Ihr seid Auch hier in dieser Hölle?*, 1994, p. 54.
- <sup>21</sup> Voir quelques pages plus loin.
- <sup>22</sup> Voir le chapitre: Pas de fin calme.

## BIBLIOGRAPHIE:

- Bundesarchiv (Hg.): *Europa unterm Hakenkreuz. Die Okkupationspolitik des deutschen Faschismus in Jugoslawien, Griechenland, Albanien, Italien und Ungarn (1941–1945)*, Berlin und Heidelberg 1992.
- Durucz, Peter: *Ungarn in der auswärtigen Politik des Dritten Reiches 1942–1945*, Göttingen 2006.
- Löb, Ladislaus: *Dealing With Satan. Rezső Kasztner's Daring Rescue Mission. A Survivor's Tale*, London 2008.
- Schönfeld, Roland: *Slowakei. Vom Mittelalter bis zur Gegenwart*, Regensburg 2000. Sommer-Lefkovits, Elisabeth: *Ihr seid auch hier in dieser Hölle?. Erinnerungen an die unheilvollen Zeiten 1944–1945*, Zürich 1994.